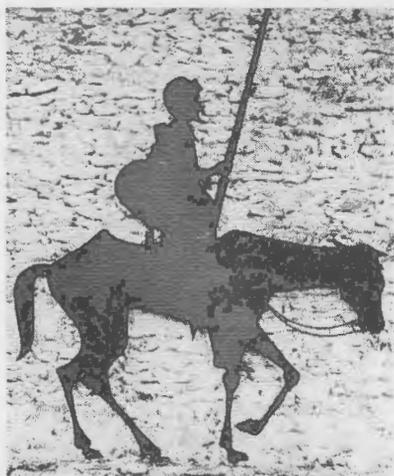


m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

21



Don Quichotte vous reçoit aujourd'hui. N'y voyez aucun symbole, mais nous avons souhaité à la fois vous dépayser un peu et, aussi, vous associer à un devoir de mémoire. Aujourd'hui nous rencontrerons tour à tour l'Aurès romaine, une reine malgache en exil à Alger, une Lorraine orientaliste de la première heure, nous rendrons un amical hommage à deux amis disparus et nous ferons, pour finir, un clin d'œil au couscoustunisien et une brève évocation d'un célèbre prisonnier des Barbaresques.

En vous souhaitant une excellente préparation au passage à l'an 2000, nous vous assurons de notre fidélité.

N° 21. octobre 1999. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient



Espace historique 3

L'Aurès tel que je l'ai vu

Pierre Morizot



Ecrivain public 11

Jean Brune, énigme ou prototype?

Francine Dessaigne

Hommes singuliers 15

Renégat et photographe : un Algérois singulier

Marie-France Barrier



Le jardin des arts 27

Une orientaliste lorraine

Anne-Marie Briat

Point livres 35

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue



Les chemins de mémoire 39

Au commencement était la semoule

Simon Nizard

Brève 44

Cervantès

Edité par Mémoire d'Afrique du Nord,
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél/Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Comité de rédaction: Jeanine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard,
Jean-Claude Léonard.

Trésorier : Raymond Albert

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

actif : à partir de 30 F. *bienfaiteur* : à partir de 90 francs. *donateur*: 300 francs

Abonnement à *Mémoire Plurielle* : *adhérent* : 60 F. *non adhérent* : 100 F.

Le numéro : 30 F.

Réalisation : BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. Tél/Fax : 01 53 19 02 60.

Impression : Instaprint, à Tours

Commission paritaire : n° 0101G.78541 ISSN : 1284-43221

L'Aurès antique tel que je l'ai vu

Pierre Morizot



L'Aurès est un massif montagneux d'Algérie, situé à 350 km au sud-est d'Alger, 350 km au sud-ouest de Tunis et 120 km au sud de Constantine. A une population berbère dont l'origine se perd dans la nuit des temps, sont venus se superposer tour à tour : une occupation carthaginoise du VIII^e siècle à environ 149 avant Jésus-Christ qui concerne essentiellement

le tiers nord de la Tunisie et certains ports ; les Romains ont occupé l'Aurès de 149 av. J.-C. à 435 ap. J.-C. ; puis ce furent les Vandales de 435 à 533 et les Byzantins de 533 à 648.

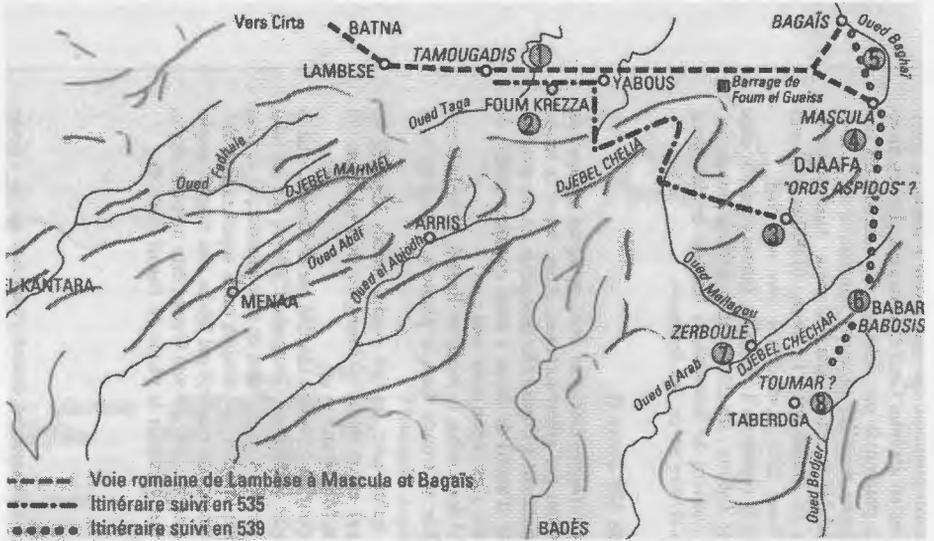
A la conquête arabo-musulmane, pratiquement achevée en 700, succéda pour le pays qui deviendra l'Algérie, la domination turque qui durera de 1515 à 1830. Pierre Morizot nous fait part de son expérience personnelle : recherches faites un peu par hasard et découvertes fortuites au début puis de plus en plus scientifiques.

En novembre de cette terrible année 1940, alors qu'avec mes parents j'étais réfugié aux environs de Toulouse où je venais de m'inscrire à la Faculté de droit, mon père suggéra que j'aillie rejoindre en Algérie mon frère aîné Jean qui était alors administrateur adjoint de la commune mixte d'Arris. J'acceptai d'enthousiasme.

C'est ainsi qu'en novembre de cette année-là, j'embarquai à bord d'un paquebot quittant Port-Vendres à destination d'Alger. En

raison de la guerre et de la menace des sous-marins, le navire suivait les côtes d'Espagne et j'ai conservé un souvenir émerveillé de notre passage au pied du cap de la Nao. Un autre souvenir qui m'est resté est celui d'avoir aperçu à bord Marguerite Moreno qui, sans doute comme nombre d'artistes et d'intellectuels, prenait quelque distance vis-à-vis de la menace nazie... Cela, je ne le compris que plus tard.

Mon frère et ma belle-sœur m'attendaient à



- - - - - Voie romaine de Lambèse à Mascula et Bagais
 Itinéraire suivi en 535
 ●●●●● Itinéraire suivi en 539
1. Camp au bord de l'oued Taga.
 2. Voie empruntant le défilé de Fom Krazza (dédicace de la seconde moitié du III^e siècle).
 3. Tamagra. Propriété de Julius Juniane Martialinus, légat sous Alexandre Sévère, aux bords d'un affluent de l'oued el Arab, « rivière pérenne ».
 4. Le Djebel Djaafa ou « Oras Aspidos » de Procope.
 5. Bagais et l'oued Abigas.
 6. Babar ou Babosis.
 7. Zerboulé.
 8. Taberdoa ou Toumar.

l'arrivée. La commune mixte d'Arris, qui avait à sa tête un administrateur en chef et deux adjoints, dont mon frère, couvrait l'ouest et le centre du massif de l'Aurès, dont l'est était rattaché à la commune mixte de Khenchela.

Pour poursuivre mes études de droit, je m'étais inscrit à la faculté d'Alger. Mais, en même temps, car il fallait vivre, j'avais obtenu un poste d'instituteur stagiaire à Chetma, près de Biskra, puis très vite après à Arris. Comme ses fonctions amenaient mon frère à se déplacer sur toute l'étendue de la commune, il m'emmenait en tournée, lorsque j'étais moi-même en vacances. C'est en de telles occasions que nous fîmes nos

premières découvertes d'archéologie romaine.

Nous fûmes les premiers surpris car l'Aurès était réputé comme un massif qui n'avait jamais été occupé durablement par les Romains. Il y avait bien au nord et au sud, enseignait-on alors, une série de forteresses destinées à contenir les redoutables montagnards qui l'habitaient mais, à l'intérieur du massif, bien peu de choses.

Or il suffisait d'ouvrir les yeux pour voir à Arris même et aux alentours de nombreux vestiges de fermes et de villages dont la romanité était attestée par des inscriptions latines. C'étaient en général des épitaphes funéraires très simples où figuraient, après

la traditionnelle invocation aux dieux mânes, le nom du défunt, parfois sa filiation, son âge toujours, et souvent le nom du parent qui avait fait élever le tombeau et rédiger l'épithaphe. Nous relevions ces inscriptions et les communiquions à Louis Leschi, alors directeur du Service des antiquités de l'Algérie, qui nous faisait savoir si elles étaient ou non connues. En fait, la plupart étaient inédites et nous avons pu ainsi constituer un réseau d'inscriptions dont les mailles allaient couvrir la quasi-totalité du territoire de la commune mixte.

Après quelque temps, je ne me contentais pas de suivre mon frère en tournée, je quittais Arris pour plusieurs jours. Je suis parti ainsi une fois pour une semaine avec l'intention de descendre du nord au sud, à pied naturellement, la vallée boisée de l'oued Guechtane, peu peuplée et pratiquement inconnue des archéologues. Au départ d'Arris, je parcourus ainsi, seul, une bonne centaine de kilomètres, couchant parfois dans une maison forestière, le plus souvent chez l'habitant. Je recrutais sur place des guides qui me montraient ce qu'ils savaient de leur terroir.

Le tout se passa sans incident, sauf une fois mais c'est moi, sottement, qui le provoquai. Alors que je suivais un sentier dans un canton boisé et désert de la forêt des Beni Melloul, je vis devant moi un homme qui marchait un fusil à la main, chose alors interdite sauf à quelques privilégiés. Or, au lieu de me taire il me prit l'idée de le héler, en faisant allusion à son arme : « Eh ! l'homme au fusil ! » Il se retourna brusquement en me menaçant. Cette fois je ne riais

plus et je rebroussai chemin piteusement. Je n'avais pas d'arme, loin de toute habitation il aurait pu aisément m'abattre et faire disparaître mon cadavre, nul n'en aurait rien su. A l'époque il n'y avait pas de maquis, mais l'on parlait parfois de bandits d'honneur, peut-être avais-je eu la chance de rencontrer l'un d'eux ! Après m'être détourné un moment de mon chemin, je repris ma marche vers le sud, sans plus le revoir.

De cette longue tournée je rentrai avec une douzaine d'inscriptions inédites, dont Jean allait continuer la liste en poursuivant jusqu'au Sahara l'exploration de l'oued Guechtane.

Ces résultats, probants sinon spectaculaires, décidèrent Louis Leschi à me confier la fouille d'une petite basilique rurale repérée de longue date à Baali au croisement des routes Batna-Menaa et Batna-Arris. Ce fut d'ailleurs ma seule et unique expérience d'un chantier de fouilles, toutes les autres trouvailles que j'ai pu faire l'ayant été lors de prospections en surface.

L'une d'entre elles devait conduire à la découverte d'un « empereur » inconnu. Un cavalier de la commune mixte, sorte de gendarme auxiliaire que l'on appelait aussi *moghazni*, informa un jour mon frère qu'il y avait dans sa maison une *hajra mektouba*, une « pierre écrite ». Il fallait souvent accueillir ce genre de renseignement avec prudence. Parfois l'érosion avait dessiné, à la surface d'un rocher, des signes ressemblant vaguement à une écriture. Une fois, j'avais fait quatre heures de marche dans des collines calcinées de soleil pour découvrir,

peint à la main, le numéro d'une unité d'infanterie passée là il y a cent ans. Ce n'était pas le cas cette fois-ci. La pierre écrite existait bien. Elle était encastrée au ras du sol dans le mur d'une toute petite maison à la porte basse qui était, autant que je me souviens, la seule ouverture et la face inscrite se trouvait à l'intérieur. Il fallait pour la lire s'aider d'une lampe. Il s'agissait d'un texte de neuf lignes, presque intact, dont voici la traduction :

« C'est moi, Mastias¹, dux pendant 60 ans, imperator pendant 10 ans, je ne me suis jamais parjuré, je n'ai jamais rompu la foi que j'avais engagée, ni envers les Romains, ni envers les Maures. je me suis révélé dans la guerre et dans la paix. En considération de mes actes, Dieu m'a donné sa bénédiction.

C'est moi, Vartaia, qui ai élevé ce monument avec mes frères. Il nous a coûté cent siliques d'argent. »

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le mode personnel employé. Nous ne manquons pas dans le monde romain de dédicaces aux empereurs soit au nominatif soit au datif. Mais quand elles sont au nominatif, l'empereur s'exprime toujours à la troisième personne : *« Caesar pontem fecit »*. Naturellement César ni ses légats ne s'abaissent jusqu'à dire combien a coûté le pont!

Bref, toutes sortes d'indices indiquaient qu'il s'agissait d'une inscription d'époque très tardive de la fin du Ve siècle ou des débuts du VIe siècle, époque où la puissance vandale s'étiole, où la reconquête byzantine

1. ou plus probablement Mastigas.



se prépare. En 476, l'empire romain d'Occident s'est désintégré. Entre 477 et 484, sous le règne du roi vandale Huneric, nous savons par l'historien grec Procope que les Aurasieus se sont proclamés indépendants. En 530, les Byzantins débarquent sur la côte tunisienne.

Voilà le cadre historique dans lequel s'insère le personnage de Masties¹, *dux*, c'est-à-dire chef de tribu, *imperator*, empereur peut-être, mais plutôt commandant en chef d'une fédération de tribus, qui entend s'interposer entre les Romains et les Maures. Contemporain de Clovis, il en est un peu l'homologue sur le sol africain. Le personnage a suscité et continuera de susciter de longues controverses, il a mis longtemps à sortir de l'ombre, mais aujourd'hui des thèses d'histoire commencent à lui être consacrées. Il faut désormais introduire son nom dans la liste des hommes qui, à un moment de son histoire, ont figuré le destin de ce pays dont il convient de garder la mémoire.

Après cette découverte s'est écoulé un intervalle de trente ans pendant lequel mes fonctions de contrôleur civil au Maroc, puis de diplomate, m'ont tenu à l'écart des recherches archéologiques. Trop occupé, à ma modeste échelle, à faire l'histoire, je n'avais plus le temps de l'écrire.

Cependant, en 1970, alors que j'étais en poste à la Délégation pour l'armement à Paris, je décidai de profiter d'un congé pour repartir dans l'Aurès. La guerre d'Algérie n'était terminée que depuis huit ans et le pays était devenu indépendant.

Bien que le massif ait été pendant l'insur-



Couple de romains de l'Aurès, d'après un bas-relief funéraire en provenance de Mena (III^e siècle?)

rection le théâtre de sanglants événements, je fus plutôt bien reçu et quoique n'étant plus protégé par la puissance publique, je pus circuler sans contrainte dans les secteurs les plus reculés, rapportant chaque fois des documents nouveaux. Je renouvelai cette expérience en 1974, 1977, 1979 et à nouveau plus librement encore après ma mise à la retraite, en 1987, 1989 et 1994. J'avais suscité des vocations de chercheurs, inattendues et enthousiastes : un neveu, géologue, sa femme aujourd'hui maître de conférences à Nanterre, mon fils François, docteur en médecine dont la contribution devint vite prépondérante, sa femme Catherine et son beau-père André Girard, ma fille Danielle, Jean-Luc Soulé qui avait été mon collaborateur à Mascate, le docteur Jocelyn Mermet. Tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, j'ai réussi ainsi à couvrir la quasi-totalité du massif de Lambèse à Khanga Sidi Nadji et de Khenchela à Biskra,



Découverte, dans le lit de l'oued Abdi, d'une dédicace à Caracalla (211-217)



Dédicace à Neptune, dieu des sources et de la mer, remployée dans le captage d'une source à Louafi, hameau situé à 1 600 m d'altitude. Règne de Septime Sévère (193-211)

récoltant encore un bon nombre d'inscriptions funéraires et huit nouvelles dédicaces impériales. Les sites de petites basiliques chrétiennes et un fort d'époque byzantine furent aussi identifiés.

Cette phase de prospection au sol s'est achevée avec les troubles qui ont suivi l'interruption du processus électoral algérien, à la fin de l'année 1991.

Heureusement, j'avais, dès 1989, commencé à effectuer des recherches dans les archives de l'Armée de l'air dont les opérations ont couvert de très près le massif de l'Aurès de 1956 à 1962. J'y trouvai des centaines de mètres de pellicule photogra-

phique de grandes dimensions qu'il fallait dérouler sur des tables lumineuses adaptées à cet usage, sur lesquelles je me suis longuement penché. Dans un premier temps, je comptais utiliser cette documentation au coup par coup en fonction de mes recherches au sol. Puis je réalisai l'intérêt qu'il y aurait pour de nombreux chercheurs à disposer d'une sélection de photographies pouvant intéresser historiens, ethnologues, géographes et même un public cultivé s'intéressant à l'Aurès.

J'entrepris alors de composer un véritable ouvrage auquel ont bien voulu coopérer bénévolement Marc Côte, agrégé de géographie, Robert Godon, ancien directeur d'école dans l'Aurès, André Girard, ingénieur des Arts et Métiers et Mohamed Bouguessa dessinateur. Ce livre constitue une synthèse des prospections effectuées au sol, à des époques diverses entre 1940 et 1990 et des recherches effectuées dans les archives de l'Armée de l'air depuis lors. Il m'a permis de bien localiser dans leur environnement les sites déjà connus, d'en retrouver certains qui avaient été signalés il y a une centaine d'années mais n'avaient jamais été revus en raison des difficultés d'accès, telle qu'une petite basilique chrétienne située dans un hameau perché à 1 600 mètres d'altitude.

J'ai pu arriver ainsi, en utilisant parallèlement les analyses des spécialistes de la céramique antique et des numismates, à avancer quelques conclusions :

1. Le massif de l'Aurès a été occupé par les Romains ou du moins soumis à leur autorité du règne de Trajan à la conquête vandale, soit de l'an 100 de notre ère à 430.



Fort byzantin de Yabous entre Timgad et Khelchela. Vue aérienne

Des éléments romains ou romanisés s'y sont installés, introduisant des pratiques agricoles nouvelles telles qu'un usage intensif de l'irrigation partout où les ressources en eau et en terres arables le permettaient. Ils ont sinon introduit du moins développé de façon intensive la culture de l'olivier démontrée par des vestiges de moulins à huile et de grandes fermes.

2. Si quelques détachements militaires ont laissé des traces de leur stationnement momentané ou de leur passage, la présence à proximité immédiate du massif, à Lambèse, de la puissante unité que constituait la III^e Légion

Auguste était apparemment une garantie suffisante de tranquillité pour qu'il ne soit pas nécessaire d'installer un dispositif de protection permanent à l'intérieur.

3. Le christianisme, assez tardivement sans doute, se manifeste par l'existence, à peu près dans chaque vallée, d'une petite basilique, probablement rattachée aux évêchés nombreux de la périphérie.

Cette situation semble s'être maintenue sans à-coup jusqu'à la conquête vandale. Celle-ci porte un coup terrible aux structures d'origine romaine. Une quarantaine d'années après l'arrivée des Vandales à Carthage, les Aursiens les chassent du massif. Qui sont ces Aursiens? Des Maures, répond le Grec Procope. Mais ces Maures, d'où viennent-ils? Sont-ils les descendants des paysans romanisés? J'ai peine à le croire. Sont-ils, comme je le pense, des intrus venus de l'ouest? C'est plus probable.



Bassin d'irrigation antique de Chennaoura (près de Tkout) photographié une année de sécheresse

C'est dans ce contexte que surgit Masties l'*imperator*. Quels sont les Maures, quels sont les Romains entre lesquels il s'est interposé? Quand disparaît son empire? Il est sûr, en tout cas, qu'il ouvre la voie aux chefs berbères qui, aux premiers temps de la conquête arabe, vont mener la vie dure aux envahisseurs.

Que devint l'Aurès pendant le siècle de l'occupation byzantine? Le massif est alors entre les mains de deux grands chefs : à l'ouest, Vartaia que nous avons rencontré à Arris, et Iabdas qui me paraît implanté surtout dans l'Aurès oriental. Vartaia s'est rallié aux Byzantins, Iabdas leur fait la guerre. Après deux dures, mais sans doute assez brèves campagnes, Iabdas est chassé de l'Aurès. A nouveau il reparaît lors du soulèvement des tribus du Sud tunisien entre 546 et 548. Puis c'est le silence complet sur le massif jusqu'au raid de Sidi Okba qui se termine mal pour le glorieux conquérant : sur le chemin du retour en terre d'islam, il tombe dans une embuscade à proximité de la petite oasis irriguée par les eaux venues de l'Aurès et qui porte aujourd'hui son nom.



Mausolée de la vallée de l'oued El Arab, surnommé par nos soldats « la guérite du légionnaire ». On les trouve souvent au voisinage des grands domaines

A cette fin de l'histoire aurásienne je n'ai plus apporté de contribution personnelle. Elle s'arrête pour moi avec la découverte à Menaa par mon ami Robert Godon d'un petit bronze de l'empereur byzantin Phocas, datée de 610, preuve sans doute que, jusqu'à cette date très basse, trente-sept ans avant les premiers raids arabes, les Aurasiens commerçaient encore avec les Byzantins. ■



Exemple de grande ferme telle qu'on peut les imaginer dans l'Aurès d'après une mosaïque tunisienne

et le sol. Héritiers réels, ou par l'esprit, des pionniers qui ont dominé, possédé une nature hostile et l'ont rendue à une fécondité oubliée depuis les Romains, les Pieds-Noirs ont le sens du concret. Ils n'apprécient pas tant la beauté sauvage des paysages que ceux marqués par l'homme. Le long reportage consacré par Brune à la plaine du Chélif et au Sersou, en 1954, en est l'illustration superbe.

Brune possédait tous ces traits sommairement énumérés. Il était ombrageux, orgueilleux mais aussi inquiet de l'opinion produite sur les autres. Dans une lettre, il exprime son indifférence aux critiques à propos de ses livres. N'était-ce pas la crainte d'y lire des réserves dont il ne pourrait obtenir l'explication ? Une anecdote est significative. La fille d'un ménage ami, qui avait fait des études de psychologie, lui fit innocemment remarquer que dans de nombreux dessins, les arbres ne semblaient pas adhérer au sol. « C'est curieux, vous dessinez des arbres sans racines, dit-elle, comme si vous vouliez vous couper de vos origines. » La remarque avait-elle choqué l'être secret surpris ? Ou piqué l'artiste ? Il lui écrivit, demandant et recherchant des explications, et il lui envoya même un dessin où les arbres étaient pourvus de racines visibles.

Fermé dès qu'il craignait une approche trop lucide, il n'en avait pas moins un besoin impérieux de se sentir à son avantage et de capter l'attention. « Je le revois en tricolore, avec un blazer bleu marine, un pantalon gris clair, une chemise blanche impeccable et un énorme nœud papillon rouge vif. Avec sa chevelure noire bien lissée et sa main tendue, il rayonnait, » me dira-t-on d'une rencontre en 1952. Bien avant les événements dans le calme des jardins de l'hôtel Saint-Georges, en contemplant la mer, Brune dit à son ami, l'écrivain Arnaudiès : « Vois-tu, si je devais un jour abandonner le pays, si l'exil venait à peser sur moi, j'en mourrais... » Ni l'un ni l'autre ne pouvait imaginer qu'il s'agissait là d'une prémonition. Son besoin d'auditoires amicaux, son rire, « le rire de mon élégance à moi » disait-il, ses brouilles aussi impulsives que ses amours (et bien plus tenaces), son mépris de l'argent, sa pudeur extrême, au sens le plus large du terme, rendent Brune conforme à la généralité tandis que ses paroxysmes personnels font « qu'il n'était pas le commun des mortels », comme me l'affirmera un de ses vieux copains, en ajoutant, pensif : « Brune, c'est une énigme. »

F.D.

Francine Dessaigne, dont nous connaissons tous l'œuvre d'historienne, nous a quittés en juin. Nous donnons ci-après la liste de ses ouvrages. Mais nous voulons aussi lui rendre un hommage plus personnel et plus amical.

Mon amie Francine,

Je vous écris aujourd'hui comme on lance une bouteille à la mer sans bien savoir où elle arrivera mais avec tout le cœur, toute la foi d'une amitié véritable.

Je vais vous dire dans cette lettre tout ce que je n'ai jamais osé vous dire, connaissant trop votre simplicité, votre manque de vanité. Vous voyez, c'est toujours quand on dit ces mots terribles « plus jamais » que l'on regrette ce que l'on n'a jamais dit.

Aujourd'hui, je vous dis combien je vous ai admirée. Je vous ai admirée pour le courage dont vous avez toujours fait preuve, ne taisant aucune de vos opinions, fussent-elles extrêmes pour les timides que nous étions. Je vous ai admirée aussi pour la rigueur de votre travail, le souci de perfection dans la recherche, dans la documentation, n'hésitant pas à solliciter des personnages importants, des témoignages précieux. Je vous ai admirée pour votre obstination à poursuivre une tâche que vous vous étiez fixée, faire éclater la vérité, ne rien laisser dans l'ombre.

Vous avez débuté dans l'écriture avec votre livre Le Journal d'une mère de famille pied-noir qui a été, en quelque sorte, un tremplin. Inlassablement, vous avez écrit des articles, des appels, puis des ouvrages qui vous demandaient chaque fois plus d'effort, car vous tendiez toujours vers cette perfection qui est le cauchemar de tout historien. Livre après livre, en effet, vous deveniez une véritable historienne dont les ouvrages resteront des références.

Mais cela, cette admiration, tous ceux qui vous ont approchée ont pu les ressentir et peut-être ont-ils osé, plus que moi, vous le dire.

En fait, je voulais aussi vous dire toute l'amitié que j'ai eue pour vous. Et je garde un goût amer, un remords de ne pas mieux vous l'avoir dit, de ne pas avoir su vous faire comprendre combien vous étiez une amie précieuse.

Et lorsque vous vous êtes éloignée, vous retirant dans votre silence, j'aurais dû vous écrire plus souvent, comme je le fais aujourd'hui, trop tard.

Je ne peux que me souvenir de nos conversations passées, me rappelant ce que vous me



racontiez de votre vie. Tout d'abord la manière romanesque dont vous aviez rencontré votre mari : lui, en convalescence en Tunisie, précisément dans votre maison que votre maman avait ouverte aux soldats blessés et malades. Puis, après votre mariage, le départ en Algérie, dans le bled d'abord, où votre mari construisait le pays dans le cadre des Ponts et Chaussées, puis à Alger où l'EDF l'avait accueilli.

Nous jonglions avec les noms de villes, Constantine, Alger, Oran, le bled. Enfin, ce fut une collaboration plus littéraire, Jean Brune, Brouty, le livre Les Pieds-Noirs chez Belfond et les autres dont vous me parliez lors de leur élaboration, me disant vos difficultés mais aussi vos joies quand vous découvriez soudain une piste.

Ce sont tous ces souvenirs que je voudrais vous offrir aujourd'hui, mon amie Francine, à qui il m'est si difficile de dire adieu.

Jeanine de la Hogue

Francine Dessaigne, bibliographie

Journal d'une mère de famille pied-noir, Ed. Esprit Nouveau, 1962.

Les Déracinés, Ed. du Fuseau, 1964.

Jean Brune, Français d'Algérie, Ed. L'Albatros, 1983 ; Ed. Confrérie Castille, 1998.

Le Saint Homme de Tours, Ed. SOS, 1984.

Charles Brouty, peintre algérois, Ed. Africa Nostra, 1987.

Sonis, mystique et soldat, NEL, 1989.

Bordj Bou Arreridj, l'insurrection de 1871, Ed. de l'Atlantrope, 1989.

La Paix pour dix ans. Sétif-Guelma mai 1945, Ed. Gandini, 1990.

La Résistance fondamentale ou la Revanche de l'Armée d'Afrique, Ed. Confrérie Castille, 1992.

Barré, cet inconnu, Ed. Confrérie Castille, 1992.

En collaboration avec Marie-Jeanne Rey, *Un crime sans assassins*, Ed. Confrérie Castille, 1994.

Si Tataouine m'était contée, Ed. Confrérie Castille, 1999.

Top secret, Ed. Confrérie Castille, 1999.

Une reine en exil, Ranavalona* la Malgache

Marie-France Barrier

En 1899, la reine de Madagascar se voit contrainte à l'exil. Elle espère au moins connaître Paris, en compensation, avoir une vie quelque peu dorée. La jeune femme a été profondément déçue en apprenant qu'elle doit rallier au plus vite l'Algérie. Le nom d'Alger est associé à celui de son mari, Rainilaiarivony, et à sa mort. Alger est, pour elle, une cité inconnue, africaine, un territoire hostile. Elle y vivra dix-huit ans d'une vie assez heurtée dont nous évoquons quelques moments.

Marseille, mars 1899. Au ponton est amarré l'*Eugène-Pereire* qui assure la liaison avec Alger. Le commandant Lota s'avance à la rencontre de l'ex-reine. Malgré son air apeuré, la jeune femme est plus séduisante qu'il ne l'aurait cru. Il la salue « avec affectation » :

— Majesté, voulez-vous nous faire l'honneur de monter à notre bord ?

L'*Eugène-Pereire* lève l'ancre à treize heures. Ranavalona se sent entraînée, encore une fois contre son gré ! Sa vie ne



* Les mots malgaches ont été transcrits jadis en caractères arabes et, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, en lettres latines. La dernière reine de Madagascar est connue en français sous le nom de « Ranavalo ». Cette écriture est impropre puisque son nom se prononce *Ranavaln'*. Nous avons choisi, pour cette publication, de respecter la graphie officielle de la langue malgache. Nous écrivons donc : la reine Ranavalona III.

sera-t-elle à présent qu'une éternelle fuite forcée ? Est-elle devenue proscrite à jamais ?

— Si j'étais restée humble sujette, les épreuves de l'exil si loin de mon pays m'auraient été épargnées !

La traversée vers l'Algérie est beaucoup plus courte que le trajet de La Réunion à Marseille. A peine deux jours de mer et l'on est en vue de la côte d'Afrique. A l'approche d'Alger, le commandant fait monter Ranavalona sur la passerelle supérieure et, avec courtoisie, lui fait deviner la côte estompée par la brume. L'ex-reine cherche du regard les sommets de Grande-Kabylie, masses sombres dont les contours se dessinent peu à peu. Soudain, à ses pieds, devant ses montagnes et collines, la baie d'Alger apparaît, un immense escalier blanc, adossé à l'Atlas. Peu à peu, Ranavalona distingue la ville blanche où elle va résider : à droite, le massif de Bouzarea flanqué de la coupole dorée de Notre-Dame d'Afrique, Pointe-Pescade et Saint-Eugène, la forêt de Baïnem tout au loin. Le paquebot glisse, lent et majestueux, vers la baie. A présent, la reine devine le minaret de la mosquée Sidi-Abd-er-Rahmane, au-dessus de la Casbah. A l'ouest, sur les collines, on aperçoit la verdure du quartier Mustapha, trouée de taches blanches : ce sont les maisons des Européens et celles louées aux « hiverneurs ».

Ranavalona III est très impressionnée par la splendeur d'Alger, accrochée à sa falaise, couronnée de palmiers et de cyprès. L'ex-reine est stupéfaite par cette autre Marseille, blanche, légèrement rosée. Une vraie ville française de l'autre côté de la Méditerranée, lui a-t-on dit. Le 5 mars 1899, dès treize heures trente, la foule s'est massée sur les rampes et pontons d'Alger où les costumes européens voisinent avec les djellabas et les burnous. On a lu les journaux, en particulier *La Dépêche algérienne* du 3 mars précédent, et l'on attend avec intense curiosité la souveraine des Mers du Sud décrite comme une « roitelette au corps assez semblable à un Saxe trop cuit ».

Les journaux affirment qu'on fait venir l'ex-reine comme une « attraction » pour rivaliser avec la Côte d'Azur. Victoria d'Angleterre a retenu une suite à Nice où, en conséquence, hôtels et théâtres affichent complet. Alger sera une résidence idéale pour la souveraine détrônée de Madagascar qui y fera figure de pôle d'attraction nouveau. « Pourquoi n'aurions-nous pas notre reine aussi ? Une reine coloniale, puisque nous sommes une colonie », va jusqu'à proposer *La Dépêche algérienne*...

La colonie, cependant, est à l'unisson avec l'exilée, sensible à son sort malheureux. D'autres majestés déchues vivent du reste déjà à Alger, comme l'ex-empereur d'Annam. Le prince Ung-Lich, dit Medat, qui a régné de 1884 à 1888 sous le nom de Ham-N'Gui, séjourne à Alger depuis le 13 janvier 1889. Il s'est établi à l'hôtel de la Régence, à la lisière de la ville européenne et de la Casbah, puis il a grimpé vers Mustapha-Supérieur et enfin El Biar, à la villa des Pins. Alger est également très prisée par les souverains et ci-devant souverains européens. L'ex-impératrice Eugénie est venue en juin 1896, Elisabeth d'Autriche, notre chère Sissi, en 1890 et 1894, le roi de Belgique, Léopold II, en 1898. L'Algérois peut apercevoir dans le port le yacht du roi de Suède Oscar II, ou celui du tsar Nicolas II. Lorsqu'elles



Rainilaiarivony, premier ministre et mari de Ranavalona III, exilé à Alger où il est mort un an avant l'arrivée de la reine

ne résident pas sur leur bateau, les altesses descendent à l'hôtel Saint-George, célèbre pour ses jardins exotiques et ses salons mauresques ou encore au Splendid ou à la Régence, plus modeste...

Le commandant prend le temps d'expliquer à Ranavalona qu'Alger devient en hiver une villégiature de choix : de riches étrangers, Anglais surtout, des membres de familles royales aiment y « hiverner ». Il y a même un important « comité d'hivernage ».

L'Eugène-Pereire procède aux manœuvres d'acostage. Il est quinze heures vingt. On va bientôt pouvoir débarquer. L'ex-reine appréhende cette nouvelle plongée dans l'inconnu.

— Qui l'attend ?

Les représentants du gouvernement français seront là mais il n'y aura aucun ami, aucune relation. Cela l'attriste. Elle ne connaît personne ici et pourtant, les rampes, ces rues en escaliers typiques d'Alger, sont noires de monde.

L'Eugène-Pereire est maintenant à l'ancre. les

officiels montent à bord : d'abord Emile Lutaud, chef de cabinet du préfet, puis le commandant Reibell, du Service des affaires indigènes et... Joseph Vassé, anciennement au service de Rainilaiarivony, qui a été désigné comme intendant de Ranavalona.

A terre, l'impatience est grande. On s'agite, on remue les mains, on crie. L'équipage commence par descendre les bagages que la foule observe avec attention. *La Dépêche algérienne* n'a-t-elle pas parlé de millions de bijoux ?

— Quelle sveltesse et quelle coquetterie !

Ranavalona est habillée d'une robe princesse en velours noir, rehaussée de broderies d'or fin et ornée de perles. Par dessus la robe, elle porte un manteau rouge « élégamment drapé », un chapeau à plumes noires, garni de roses !

Reibell a loué pour Ranavalona une villa dans le quartier résidentiel de Mustapha, sur les hauteurs ouest d'Alger. Il a trouvé une maison de style français, spacieuse, en bordure d'un parc public baptisé « Bois-de-Boulogne ». Cette véritable forêt, longée par le chemin Shakespeare, domine la baie d'Alger et la colline d'Hydra. L'endroit est tout simplement délicieux et digne d'une reine, même détrônée.

La villa choisie par le commandant Reibell appartient à un certain Amiot qui demeure à la Colonne-Voirol. On nomme ainsi un important croisement sis près du Bois-de-Boulogne, marqué par une colonne à la mémoire d'un des premiers colonisateurs français de l'Algérie et où se rejoignent les routes de Birmandréis et d'El Biar. Le carrefour est très animé et on peut s'y rafraîchir au comptoir d'un débitant de boissons, du nom de Prosper Anglade.

Cette demeure de deux étages sur rez-de-chaussée, surplombée d'un pin parasol, possède une terrasse bordée de néfliers du Japon. Elle est confortablement installée, assez vaste pour toute la suite qui ira s'entasser dans les chambres du haut. En revanche, elle ne comporte aucun luxe. Le mobilier se compose d'un petit salon avec un canapé et des fauteuils Premier-Empire. Sur la cheminée, une pendule de même époque. Le propriétaire prétend que le tout provient de la Malmaison...

Sur le chemin carrossable qui permet l'accès à sa future villa se sont encore massés des badauds. Agglutinés en grappes serrées, ils font le guet de chaque côté de la route, dans l'attente de la souveraine. Un service d'ordre a été nécessaire pour préserver le passage.

La reine met pied à terre. Sa mignonne bottine de chevreau apparaît sous la robe qu'elle doit remonter légèrement pour descendre du landau. Voilà qui fait la joie de la première ligne de curieux, lesquels s'ils devinent plus qu'ils n'aperçoivent le pied menu de la reine peuvent détailler à loisir la silhouette gracile de la nouvelle arrivante.

Du second étage de la villa, la vue sur la baie d'Alger est magnifique. Ranavalona apprécie le point de vue et semble satisfaite de sa future maison. Le salon Malmaison lui plaît. Dans son palais de Tananarive, elle était familiarisée avec les meubles et les uniformes napoléoniens — Radama Ier avait porté un uniforme du Premier Empire.

Les journalistes estimeront que l'on veut faire oublier à la reine détrônée par la France les mauvais souvenirs que celle-ci lui a infligés.

Pour l'instant Ranavalona ne se prononce pas. Prudemment elle attend de voir. Pourtant, après quelques semaines, elle décide de s'occuper de la décoration de la maison et du jardin. Un jour, la reine désire des plantes pour l'ornementation de ses appartements. Elle en parle à Bonnefoy qui interroge Crouzet :

— A Alger, les plantes s'achètent au jardin d'Essai du Hamma ! répond l'inspecteur. Il vaudrait mieux que Sa Majesté les choisisse elle-même.

Le capitaine Bonnefoy transmet le message à la reine et celle-ci décide de se rendre en landau, l'après-midi même, au jardin d'Essai, afin d'acheter ses plantes d'ornement, en compagnie de sa tante Ramasindrazana. Comme une bourgeoise !

— Le jardin s'étend sur près de quatre-vingts hectares, Majesté. C'est là que Charles Quint fit débarquer ses troupes en 1541. Il a été créé en 1832.

Le petit groupe franchit la grille du jardin d'Essai, frappé par la perspective d'arbres qui s'étend jusqu'à la mer. La reine ne peut retenir un « Oh ! » d'admiration. D'immenses plantes, des eucalyptus forment une sorte de nef, une cathédrale végétale exotique. Le ciel

apparaît comme morcelé de multiples vitraux, à travers les trouées de verdure. Deux autres grandes allées rectilignes traversent le jardin d'Essai : celle des palmiers, puis celles des magnolias et des ficus, recoupées par l'allée de bambous. Les troncs droits des dattiers fusent vers le haut, on leur donnerait cent ans. En dépit de l'absence d'arbres du voyageur, ce géant éventail vert, symbole de Madagascar, Ranavalona est sensible à la beauté du lieu et s'exalte. Tout l'enchanter : les papillons et les guirlandes de rosiers en fleurs, les rotondes de ficus ! Dieu n'avait-il pas créé l'homme pour vivre dans un éden comme celui-ci ?

On continue la visite du jardin dont un angle est aménagé à l'anglaise : peuplé de yuccas, de bananiers d'Abyssinie, il possède un lac où les papyrus voisinent avec les nymphéas. Un petit tour au parc d'acclimatation permet aux visiteurs d'admirer les autruches. Après quoi, l'on fait venir les jardiniers pour qu'ils conseillent la reine. Elle pose des questions, choisit ses plantes avec minutie et demande qu'on les lui livre rapidement.



Ranavalona à Alger avec sa petite nièce Marie-Louise et sa tante Ramasindrazana

Elle s'habitue peu à peu à sa maison, à son environnement.

Sur les hauts d'Alger, ce coteau de Mustapha-Supérieur porte le nom de « quartier des étrangers ». Une végétation luxuriante dissimule les villas blanches, cernées de fuchsias et de géraniums géants. Myrtes et figuiers envahissent jusqu'aux ravins ainsi que cactus et figuiers de Barbarie. Les fontaines jaillissent entre les palmiers des cours intérieures qu'embaument rosiers et jasmins mais aussi orangers et citronniers, tandis que les néfliers du Japon dominent les murs, blancs comme ceux du jardin des princesses malgaches. Villas turques, demeures des consuls, c'est tout un univers que découvre Ranavalona en se rendant en landau du quartier du golf à la villa Régina, ou bien au temple de la rue de Chartres, même si la France répugne à la voir fréquenter les Anglais.

On lui a raconté l'histoire survenue à un évêque anglican, il y a une quinzaine d'années.

Alors qu'il se promenait au point de vue de Bouzarea, muni d'une carte, d'une boussole et d'un chronomètre, le malheureux avait été surpris par les gendarmes et s'était retrouvé au poste, inculpé d'espionnage. Lorsqu'elle est contrariée, la reine évoque cette anecdote et retrouve aussitôt le sourire.

L'ex-reine se lie avec des hôtes étrangers comme le docteur Nyssen, consul du Danemark, devenu un habitué de la villa du Bois-de-Boulogne en même temps qu'il est son praticien. Ranavalona mène une vie réglée, elle reçoit le jeudi, c'est son « jour ». Mais pour lui rendre visite, il est nécessaire d'obtenir une autorisation de la police !

Ses leçons de français occupent beaucoup Ranavalona et ayant enfin vaincu son indolence, elle progresse, bien qu'elle change plusieurs fois de professeur. Elle fait aussi de la musique et consacre le reste de son temps à la promenade. Le soir, quand elle est d'humeur, l'ex-reine se rend à l'opéra, au théâtre ou aux soirées données à la salle des Beaux-Arts.

Son état de santé laisse cependant de plus en plus à désirer. L'éloignement de son pays natal et des problèmes domestiques la rendent neurasthénique, ce qui nécessite de nombreuses visites du docteur Nyssen ou encore du docteur Saliège. Les deux médecins lui sont d'une grande aide de même que le pasteur Rocheblave, enfin autorisé à se rendre à la villa royale. La reine se rend aux réceptions, fréquente le bal du gouverneur, au palais d'Été. Très souvent, elle se promène en calèche sur les hauts d'El Biar à Birmandréis ou au jardin d'Essai, s'accoutumant à une ville qui, tout compte fait, ne lui déplaît pas avec son côté à la fois européen, oriental et cosmopolite. Elle termine sa journée en contemplant le soleil couchant sur la baie d'Alger.

La mi-carême d'Alger est une des fêtes les plus connues des hiverneurs. C'est l'occasion d'une cavalcade, de corsos fleuris à travers la ville blanche pavoisée. Les réjouissances sont aussi très populaires, avec la parade, sous les guirlandes de fleurs, des chars ornés de motifs de toutes les couleurs...

Pour s'y rendre, la reine s'est mise sur son trente et un : une robe claire et un chapeau excentrique. L'intendant-espion Vassé est chargé de la conduire, en compagnie du brave capitaine Bonnefoy. Ranavalona fait donc atteler son landau pour se rendre au vélodrome de Mustapha où a lieu une partie des festivités. Elle est contente. Elle va se divertir d'un spectacle qu'elle ne connaît pas encore. Ces premiers temps de la vie à Alger sont parfois agréables pour elle. La découverte de tous ces plaisirs inconnus à Tananarive l'étonne et la charme, la cavalcade surtout l'impressionne.

Les chars défilent dans la joie générale, tous confectionnés de fleurs du printemps. C'est d'ailleurs la traditionnelle « Bataille des fleurs ». Elle va rapidement mériter son nom et se transformer en une véritable bagarre aux dépens de la reine. Des spectateurs l'ont reconnue et assiègent sa calèche. Des admirateurs pour la plupart, mais soudain, un quidam verse des kilos de confettis sur son chapeau. La reine vacille, elle se sent agressée et se fâche tout rouge, se débattant au milieu des petits ronds de papier de toutes les couleurs qui s'épar-

pillent sur sa robe. Elle se secoue, s'ébroue, tandis que la foule mise en joie par le spectacle d'une reine en colère rit de tout son cœur. Ranaivalona est vexée, elle qui fut l'idole vivante du peuple malgache... Mais elle oubliera vite cette mésaventure.

Ranaivalona est désormais invitée aux soirées littéraires et musicales du Tout-Alger où elle rencontre des personnalités telles que Frédéric Lung, le riche négociant en vins, les Sorensen et le futur maire d'Alger, Charles de Galland. Cet ancien professeur qui approche la cinquantaine tombe sous le charme de l'ex-reine, ravie d'être courtisée. Les Simian, eux aussi négociants en vins, donnent des soirées dans leurs salons de la rue de Constantine. On chante, on joue du piano, on récite des vers. La reine est ravie de se trouver en aussi bonne compagnie. Frédéric Lung tient salon artistique dans son appartement de la rue du Laurier. Sa Majesté fréquente encore les Tiné qui deviennent des amis, bref elle a été adoptée par le gratin, l'aristocratie coloniale d'Alger.

Souvent, désormais, elle se rend au temple protestant de la rue de Chartres, en pleine Casbah, ce qui lui permet de se faire quelques nouveaux amis. La fréquentation de huguenots lui apporte un secours moral. C'est à cette époque qu'elle fait la connaissance de la famille Puaux. Le pasteur Puaux a été chargé par la Société des Missions de lui tenir lieu de protecteur officieux vis-à-vis du gouvernement français.



En robe et chapeau blancs, Ranaivalona et sa cour recevant des Européens

Dans un texte inédit, le pasteur Frank-Puaux rapporte : « ... C'est ainsi que je vis, avenue de l'Observatoire, Sa Majesté malgache. Les yeux sombres et doux s'enchaînaient dans un visage d'or bruni. La bouche violette, épaisse, mal ourlée enlaidissait l'ensemble. Les cheveux noirs, très lisses, étaient coiffés en chignon parisien. Les robes trop riches, trop claires accentuaient surtout en décolleté la nuance cuivrée de la peau. Ranavalona parlait en zézayant un français assez correct : elle ne paraissait pas souffrir de sa déchéance royale. *Cervelle d'oiseau*, disait mon père. Elle était accompagnée de sa jeune nièce, d'une vieille tante, la princesse Ramasindrazana, au visage desséché et rébarbatif. Farouche piétiste, cette duègne exerçait sur la vie privée de la reine un contrôle sévère. Ranavalona revint plusieurs fois à Paris : à l'un de ces séjours, mes parents donnèrent en son honneur un grand dîner. Ma mère lui avait cédé protocolairement sa place. Je regrettai seulement que la reine n'ait pas arboré son grand cordon de la Légion d'Honneur. Parmi les convives figurait Mounet-Sully, qui ne reniait pas ses origines huguenotes, et que mon père connaissait de longue date. Le mélange assez étrange réussit. La reine et le tragédien paraissaient aussi flattés l'un que l'autre de se trouver en présence. Ranavalona gazouillait, Mounet soupirait, aspirait l'air et proférait des « Majesté » profonds et veloutés. Il était si beau, large d'épaules, le torse bombé, avec sa frange grise un peu désordonnée plaquée sur le front, sa barbe d'Hamlet et son ensorcelant strabisme... »



Ranavalona et la réclame des petits beurres LU

A chacun de ses déplacements, Ranavalona suscite la curiosité des foules et la présence des journalistes et photographes.

Le vedettariat est encore une nouveauté. La vulgarisation de la photographie est toute récente et l'on peut dire que Ranavalona est l'une des premières personnes publiques à avoir

connu une telle notoriété de son vivant. Ainsi, au début des années 1900, la Maison Lefèvre-Utile de Nantes, célèbre pour ses biscuits connus sous l'appellation de Petit Lu, décide de l'édition d'un album pour diffuser son image de marque. Quarante-neuf cartes autographes réalisées en chromolithographie sont éditées. Elles reproduisent une photographie d'un personnage célèbre pour son activité littéraire, artistique et une représentation graphique liée au personnage et à son activité.

Figurent parmi les « vedettes » de l'époque, Sarah Bernhardt, Cléo de Mérode ou la Belle Otero, mais aussi Massenet, Anatole France, Feydeau et Courteline. La reine Ranavalona est, elle aussi, représentée sur une de ces planches de l'album Lu, sous un document montrant un cortège de musiciens malgaches descendant un chemin. Deux lignes autographes en malgache, « *Tsara, Petit-beurre Lulu* » – « Il est bon, le Petit-beurre Lulu » – sont suivies de sa signature authentique : *Ranavalona*. Si la présence de la reine de Madagascar est assez surprenante parmi cette centaine d'artistes, elle dénote bien l'engouement de l'époque pour Ranavalona et quel personnage, en quelque sorte quotidien, celle-ci était devenue dans la conscience populaire.

Lors du voyage en France de 1907, le 14 septembre, Ranavalona se rend à l'Exposition coloniale de Nogent, en compagnie de Ramasindrazana et de Marie-Louise. Elle est reçue au son d'une marche entraînante, jouée par des musiciens malgaches. Après avoir admiré le pavillon de Madagascar, l'ex-reine accepte avec le sourire un bouquet des mains d'une fillette de neuf ans née à Tananarive, Marguerite Prudhomme. Puis, un vieux Malgache, du nom de Rasambo, prononce un discours de bienvenue : « Madame, les musiciens malgaches qui représentent ici la colonie de Madagascar me chargent de vous souhaiter la bienvenue et de vous exprimer combien ils sont heureux de vous retrouver ici en bonne santé... »

L'année suivante à Alger, Ranavalona est occupée par l'installation de sa future demeure, une maison hispano-mauresque à deux étages qui portera le nom de villa Tananarivo ou « villa des Princesses ». Elle est aménagée sous les ordres de l'architecte Mesguich.

L'ex-reine y passera le reste de sa vie. Cette maison patricienne située près de la précédente, toujours en bordure du bois de Boulogne d'Alger, donne sur la rue Shakespeare. De la villa, la vue sur le golfe, du Cap-Matifou à Pointe-Pescade, est magnifique. La maison est très vaste et pourvue d'ouvertures à vitraux. Deux très belles portes possèdent heurtoir et ferrures en bronze. Une nouveauté pour l'époque : le chauffage vient du sol, avec des bouches d'air. La reine est très frileuse et se plaignait sans cesse d'avoir froid dans la résidence précédente. Au sol, du marbre blanc et gris dans l'entrée, à figures dans les pièces de réception. Un immense lustre à girandoles orne le hall d'entrée rappelant ceux des palais de Tananarive. Un piano à queue, de marque Becker, occupe une partie du salon. Le mobilier est encore Premier-Empire, style que la reine affectionne. Ranavalona III, qui a beaucoup de goût, a su recréer dans cette villa hispano-mauresque l'ambiance de son palais de Manampisoa. Tout autour de la villa, un vaste jardin qui porte le nom de « parc des prin-

cesses » est riche d'essences de toutes sortes, d'Afrique et d'Europe du Sud.

Durant les deux années 1908 et 1909, on a l'impression que l'exilée vit de plus en plus en veilleuse. la presse algéroise est discrète et les chroniques mondaines ne mentionnent pas la présence de l'ex-reine aux fêtes données à Alger. En janvier 1910, Ranavalona, rongée par le mal du pays, sollicite du ministre des Affaires étrangères, Stephen Pichon, l'autorisation de se rendre à Madagascar en visite. le ministre demande à réfléchir, mais il ne donnera jamais suite à la requête de la pauvre femme.

En 1911, Charles Lutaud remplace Jonnart au gouvernement général de l'Algérie. Fine moustache et canotier, le nouveau proconsul a de l'allure. Amateur de peinture, il s'entoure d'artistes : sculpteurs, peintres, poètes et écrivains. Considéré comme moins guindé que son prédécesseur, il parcourt le département d'Alger en automobile, dans sa somptueuse limousine jaune. Il est marié et Mme Lutaud est « charmante et distinguée », selon la presse de l'époque.

Les mois suivants se passent en mondanités. Le moral de la reine semble aller mieux, sa présence est souvent mentionnée dans la presse algéroise, lors de manifestations officielles. Le 22 février 1913, justement, le jour où l'augmentation qu'elle a demandée est enfin accordée, la reine assiste avec Marie-Louise à une réception du consul des Etats-Unis, dans les salons de l'hôtel Saint-George pour fêter l'anniversaire de Washington. Le 6 mars, elle est présente au concert de musique donné par le consul général de Russie, lors du trois-centième anniversaire de la présence des Romanov sur le trône de Russie.

Sur les hauts d'Alger, dans le quartier de Mustapha-Supérieur, le gouverneur de l'Algérie dispose d'un palais d'Été, devenu de nos jours le palais du Peuple, l'une des résidences officielles du chef de l'Etat algérien. Cette somptueuse construction néo-mauresque à un étage, avec ses multiples arcs et balustrades ajourées, est située dans un parc ombragé, orné de plantes tropicales et d'essences diverses. Le gouverneur de l'Algérie a coutume d'y donner des réceptions dont raffole le Tout-Alger. La plus appréciée est le bal du gouverneur. Cette année 1913, elle a lieu le 29 mars et l'Exposition d'Alger a ouvert ses portes le 22 mars. Huit mille invitations ont été lancées. Les jardins sont décorés de girandoles et de lampes électriques multicolores, le long des arcades mauresques. Au creux des palmiers et des parterres de fleurs, brillent des globes lumineux de toutes les couleurs. Les burnous des caïds sont comparés à des coquelicots, tandis que dans les couloirs se tiennent des spahis « figés et hiératiques ». Ranavalona est là.

Le couple Lutaud reçoit dans les salons du premier étage où l'on danse, ainsi qu'au rez-de-chaussée et dans le patio mauresque. A minuit, le buffet ouvre et les invités s'y rendent en foule. Le champagne coule à flots. Une soirée « inoubliable » de plus...

Le 25 avril, Ranavalona est aussi présente à la garden-party organisée par la mission danoise, sans doute invitée par le docteur Nyssen qui est toujours consul de Danemark. Parmi les invités, Charles de Galland, le prince et la princesse d'Annam...

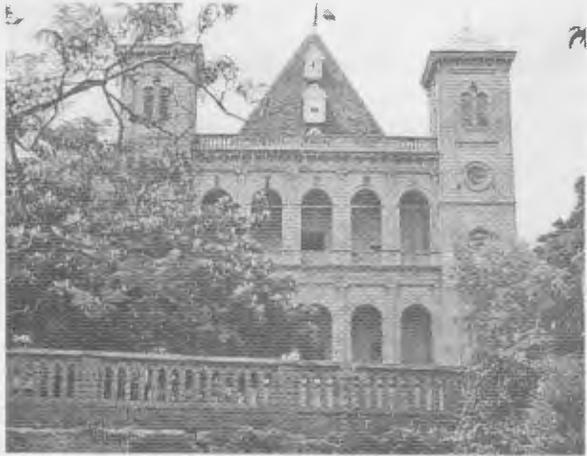
Le 18 mai 1913, l'ex-reine fait les honneurs de sa villa au Comité du vieil Alger. *L'Echo d'Alger* mentionne cette visite le lendemain, à la une, dans ses colonnes et décrit la villa hispano-mauresque encadrée d'un jardin d'un heureux dessin, dominant Mustapha. Construite par l'architecte Mesguisch, la reine l'a décorée avec une luxueuse élégance. Les diverses salles sont toutes ornées de pièces antiques. Ranavalona y offre un lunch et une audition musicale au comité très flatté.

Dès le début de la guerre de 1914-1918, Ranavalona peu rancunière se montre favorable à la victoire de la France : « Nous serons victorieux », déclare-t-elle au pasteur Frank-Puaux, lors de son dernier séjour à Paris. Son interlocuteur mentionne qu'elle arbore, à cette occasion la rosette de la Légion d'Honneur.

Le 27 mai 1916, meurt le général Gallieni. Il est enterré à Paris, le 1er juin, jour de l'Ascension. Ses obsèques sont une apothéose, dépassant en pompe celles de Gambetta et de Victor Hugo. En ce qui concerne son action à Madagascar, il avait tenté de se justifier, dès le 6 février 1899, dans une lettre disant : « Lors de mon arrivée à Tananarive, en présence de la gravité de la situation, de l'incendie qui se propageait partout, j'ai dû avoir la main lourde.

Dès que je me suis senti le maître de cette situation, j'ai eu recours à la douceur, à la persuasion, à la bienveillance... »

On ignore quelle fut la réaction de l'ex-reine à la mort de celui qu'elle considérait sans doute comme son pire ennemi. L'homme qui l'avait découronnée et réduite au rang d'éternelle exilée, de prisonnière politique, même pas dorée, avait maintes et maintes fois refusé d'augmenter sa pension, tenant si longtemps sa destinée matérielle entre ses mains.



Le « palais de la reine » à Tananarive, détruit par un incendie criminel le 6 novembre 1995

Ranavalona ne devait survivre qu'un an à celui qu'elle appelait le « général Paziaka », cruel, ou encore « move ». Elle meurt brusquement à Alger, le 23 mai 1917, à midi, d'une embolie, à l'âge de cinquante-six ans. Le lendemain 24 mai, *L'Echo d'Alger* titre tout simplement : « Ranavalo est morte hier. » Le journal précise : « Elle menait dans sa retraite fleurie de Mustapha-Supérieur une vie très simple. D'aspect plutôt sympathique, mince, mise avec une certaine élégance, elle faisait en ville et dans la campagne de fréquentes promenades, et les passants considéraient avec un respect attendri cette souveraine exotique au sourire atté-

Une Orientaliste lorraine

Anne-Marie Briat



Minaret de la mosquée des rues de Chartres et Bab Azoun, démolie en 1936. Aquarelle

La capitale de la Lorraine accueille chaque jour depuis le mois d'avril des milliers de visiteurs français et étrangers venus admirer les artistes verriers, céramistes, ébénistes, architectes, peintres, rassemblés sous le nom d'*Ecole de Nancy*. Les œuvres majeures de ces créateurs sont présentées dans différents lieux et musées de la ville. Une des expositions les plus remarquables se tient aux Galeries Poirel où l'on peut découvrir les productions prestigieuses d'Emile Laggé, de Louis Majorelle et des verreries Daum. Certains d'entre nous savent que le nom de Victor Poirel est associé à la construction du port d'Alger. Ils ignorent peut-être que sa femme, Lisinka, peintre et musicienne de talent, a réalisé, durant les nombreux séjours du couple à Alger, de superbes aquarelles léguées de son vivant au Cabinet des Estampes de la bibliothèque Nationale de Paris et réunies sous le titre *Album d'Afrique*.

Qui était donc cette "femme-hirondelle", comme l'appelait amoureusement son mari et comment se trouva-t-elle liée à la vie mondaine et artistique d'Alger quelque temps à peine après la conquête de l'Algérie? L'aventure nous est contée ici par Anne-Marie Briat.

Une Orientaliste lorraine

Anne-Marie Briat



Minaret de la mosquée des rues de Chartres et Bab Azoun, démolie en 1936. Aquarelle

La capitale de la Lorraine accueille chaque jour depuis le mois d'avril des milliers de visiteurs français et étrangers venus admirer les artistes verriers, céramistes, ébénistes, architectes, peintres, rassemblés sous le nom d'*Ecole de Nancy*. Les œuvres majeures de ces créateurs sont présentées dans différents lieux et musées de la ville. Une des expositions les plus remarquables se tient aux Galeries Poirel où l'on peut découvrir les productions prestigieuses d'Emile Laggé, de Louis Majorelle et des verreries Daum. Certains d'entre nous savent que le nom de Victor Poirel est associé à la construction du port d'Alger. Ils ignorent peut-être que sa femme, Lisinka, peintre et musicienne de talent, a réalisé, durant les nombreux séjours du couple à Alger, de superbes aquarelles léguées de son vivant au Cabinet des Estampes de la bibliothèque Nationale de Paris et réunies sous le titre *Album d'Afrique*.

Qui était donc cette "femme-hirondelle", comme l'appelait amoureusement son mari et comment se trouva-t-elle liée à la vie mondaine et artistique d'Alger quelque temps à peine après la conquête de l'Algérie ? L'aventure nous est contée ici par Anne-Marie Briat.

Lisinka Guibal est née à Moscou le 15 avril 1808. Elle est la petite-fille du célèbre sculpteur Barthélémy Guibal dont on peut admirer encore sur la place Stanislas à Nancy les fontaines de Neptune et d'Amphitrite. L'artiste, qui aura dix-sept enfants, fait partie de la brillante cour de Stanislas Leszczyński installée à Lunéville. A la mort du prince, en 1766, les esprits éclairés cherchent refuge ailleurs et notamment à la cour de Catherine II, si passionnée d'esprit français. Un des fils du sculpteur tente l'aventure à vingt et un ans. Il fait vite carrière et se voit confier, à Moscou, la direction de l'Institut Smolnyi qui accueille les jeunes filles nobles. Il invite ses nombreuses sœurs à le rejoindre en Russie. Il se marie une première fois. Devenu veuf, il épouse une jeune Lorraine de vingt-neuf ans sa cadette qui lui donnera un fils en 1801 puis une fille en 1808. C'est notre petite Lisinka.

Son enfance se déroule entre Moscou et Saint-Petersbourg au sein d'une société aisée, raffinée, à forte influence française. L'enfant, douée, apprend le dessin, la musique, la littérature. Son père, protégé par son ami le prince Golitzine, traverse indemne les terribles remous de la période napoléonienne qui videront Moscou de ses ressortissants français. La famille Guibal restera en Russie jusqu'en 1818 pour retourner alors en Lorraine. A dix ans, Lisinka passe sans transition des fastes joyeux des grandes villes russes à la verte tranquillité de Pont-à-Mousson. Avec une préceptrice, elle poursuit son éducation,



Souvenir de 1839. Terminé le 3 juillet 1854
Costume de noce. Aquarelle



Kabyle. Journalier. Aquarelle



Arbi. Fontainier. 18 octobre 1835. Aquarelle

apprend des langues étrangères, travaille sa voix qui est fort jolie et s'initie à l'aquarelle. Elle fait de nombreux séjours à Lunéville où vivent ses cousins. A la mort de son père, elle s'installe avec sa mère près de son frère Louis, à Lay-Saint-Christophe. Elle a vingt-cinq ans quand son cousin germain lui présente le frère de sa femme, Victor Poirer, ingénieur des Ponts et Chaussées, en poste depuis deux ans en Algérie. Ancien élève de Polytechnique, il a déjà beaucoup voyagé notamment en Grèce où il s'est porté romantiquement au secours de la Grèce opprimée par les Turcs. En 1832, il a choisi de se mettre à la disposition du ministère de la Guerre pour servir en Algérie. A l'approche de la trentaine, il désire se marier en France. Les jeunes gens se plaisent. Le mariage aura lieu en 1834 dans la propriété de Lay-Saint-Christophe.

L'Algérie n'est pas pour effrayer une jeune femme intrépide, habituée au cosmopolitisme

et aux grands déplacements. Après un long et inconfortable voyage, couronné d'un pénible isolement d'une semaine au lazaret du port, elle découvre enfin la terre algérienne. Elle est immédiatement séduite par Alger. Le domicile de son époux est hors la porte Bab-Azoun, au « Fahs de Tadjaret ». Victor est chargé de la remise en état de la jetée du port d'Alger et de l'aménagement des ports de Bône et d'Oran. Il est rarement chez lui. Un peu esseulée au début, Lisinka fait venir sa mère qui prend les rênes de la maison. Elle est donc libre de découvrir la ville bruisante et colorée qui ravit son œil d'artiste. Très vite introduite dans la brillante colonie algéroise par la position de son mari, ses dons ne passent pas inaperçus. Elle dessine et peint en effet avec ardeur. Tous les sujets la tentent, les ruelles pittoresques, les enfants gracieux, les petites boutiques, les beaux militaires mais aussi les superbes juives, les mystérieux Kabyles, les femmes parées aux mariages. Quand son mari est à Alger, ils grimpent sur les hauteurs de la ville admirer les panoramas et les belles demeures. Ils décident d'acheter une vaste maison mauresque sur la route de Birkadem. C'est *Ain Lezerah* – La source bleue. Les amis de Lisinka sont des jeunes femmes « modernes » et cultivées. On se reçoit beaucoup. Les soirées de lecture alternent avec les soirées musicales. Lisinka

aait venir son pianoforte de France et chante souvent avec sa meilleure amie, Charlotte Marliani qui a une voix admirable. Il y a aussi des bals, des réceptions en l'honneur des héritiers du trône. On compte plus de cinq cents personnes au dîner donné le 14 novembre 1835 pour le duc d'Orléans. Lisinka paraît aux premières loges lors des défilés militaires et des fantasias. Mais cette société privilégiée n'échappe pas au sort général et aux fléaux qui ravagent la terre algérienne : les fièvres, le choléra, l'incertitude permanente du lendemain et l'insécurité dans un pays qui est loin d'être encore pacifié. Quand elle est seule, Lisinka dort avec un fusil de chasse à proximité. Et puis il y a les nombreux soucis que connaît Victor : on conteste vivement à Paris la nouvelle technique qu'il défend avec acharnement pour l'agrandissement du port d'Alger : le remplacement des blocs de pierre traditionnels par des blocs artificiels en béton. Il décide de se rendre en Italie à la recherche d'une roche volcanique de bonne qualité, la pouzzolane, nécessaire justement à la fabrication des blocs en béton. Lisinka l'accompagne et en profite pour visiter les musées de Rome, Florence et Naples. Une terrible tempête dans le port d'Alger et ses conséquences désastreuses



Salem, notre domestique. Aquarelle

remettent en question les projets avancés par Victor Poirer qui ne peut plus reculer pour se rendre à Paris. C'est leur premier retour en France. Nous sommes au printemps 1837. Le séjour sera de quelques mois à peine. La prise de Constantine occupe tous les esprits. Les Poirer y perdent un très cher ami : Théodore Leblanc, aquarelliste de talent, conseiller avisé es travaux de Lisinka. Elle est d'ailleurs dépositaire de la mémoire de Théodore Leblanc, de jeunes peintres dont Louis Roguin. Elle va consacrer son talent à l'Algérie qu'elle découvre avec Victor quand elle l'accompagne dans ses voyages, notamment à Oran, Bône ou Bougie. Mais son sujet privilégié est l'Alger pittoresque qui disparaît sous ses yeux pour faire place à la ville moderne, d'inspiration parisienne. Elle est portée par ce vibrant orientalisme qui inspirera les plus grands : Delacroix, Vernet, Fromentin. Elle s'inscrit à un cours public de langue arabe et prend part aux discussions passionnées et généreuses sur le

saint-simonisme dont son mari, comme beaucoup de polytechniciens à cette époque est un adepte fervent. On rêve pour l'Algérie d'une organisation nouvelle, de collectivisation. Mais il y a toujours les tracasseries administratives dont Victor est l'objet : la technique contestée et le projet d'extension jugé trop modeste. Lisinka se bat aux côtés de son époux. En 1840, c'est le deuxième retour en France. Victor doit soutenir un mémoire devant l'Académie des Sciences. Lisinka est en Lorraine, à Rosières, dans la propriété de ses beaux-parents. Déjà perçoit l'idée de s'y installer un jour définitivement. Mais, pour l'instant, elle s'intéresse beaucoup à ce qui se passe à Paris. Victor se rend souvent chez leurs amis Marliani où il rencontre Chopin, George Sand, Lammenais. Ces soirées passionnantes longuement décrites à sa femme le consolent de l'absence de la chère épouse et aussi de l'indifférence profonde rencontrée dans les ministères. Puis, c'est l'arrêt tranchant : le ministère de la Guerre refuse le projet de Victor Poirer qui se voit affecté en Normandie. Il faut louer la belle maison d'Alger, être installé à Caen pour l'automne 1840. Lisinka s'attachera à peindre de nouveaux sujets tout en continuant à fréquenter à Paris, qui est si proche, la fine fleur artistique et littéraire dans le salon très prisé de son amie Charlotte. Elle y rencontre Pauline Viardot, dont elle admire la voix, mais surtout Eugène Delacroix qui l'honore de ses conseils. Quelques saisons passent et c'est la surprise : d'autres projets ont été retenus pour l'extension du port d'Alger mais le maréchal Soult tient à en confier la réalisation à Victor Poirer.

Les voilà revenus en 1842 à Aïn Lezerah. Lisinka qui, depuis de nombreuses années, collectionne un à un de beaux objets orientaux désire aménager une « chambre mauresque » à l'instar de Marie d'Agoult à Paris. L'Algérie change, se pacifie progressivement, se peuple de nouveaux arrivants. C'est l'époque des gloires militaires, des superbes spahis. Le célèbre colonel Youssouf vient d'épouser une cousine lorraine de Lisinka, Adélaïde Weyer. Le couple est installé à Dar-el-Kiat sur les pentes de Mustapha. La magnifique propriété, ancienne villa d'été des deys d'Alger, devient un lieu de réception



Omar, enfant d'un Arabe et d'une Kabyle.
25 août 1835. Aquarelle



Chambre nuptiale d'une famille riche. Les ornements n'en sont pas moins loués ou prêtés.
17 décembre 1835. Aquarelle

élégant, animé par les deux cousines. Elles agencent les somptueux jardins où courent gazelles et autruches. Cette vie brillante, passionnante pour les deux jeunes femmes unies par leur amour commun de l'Algérie contraste avec les soucis que connaît encore et toujours Victor Poirel. En 1846, il est mis en disponibilité. le couple fait ses bagages, part avec le mobilier, les collections, le piano. On s'installe à Paris chez la mère d'Adélaïde Youssouf. En 1847, Victor est nommé à Constantinople où Lisinka vibrera pour un autre orientalisme tandis que Victor présente des projets au Grand Seigneur pour l'aménagement de la Maritza et du port d'Enos. Ils ne verront jamais le jour, les fonds manquant pour réaliser les travaux. Il faut revenir en France. Les troubles de 1848 parviennent atténués à Rosières. Avec nostalgie, Lisinka classe ses beaux objets orientaux et recrée dans une grande pièce de la propriété l'atmosphère d'Aïn Lezerah. Décor somptueux et hétéroclite où se mêlent les soieries, les tapis, les cafetières et aussi la boucle d'oreille et la couverture d'Abd-el-Kader. Charles Cournault, conservateur du musée de Nancy et exécuteur testamentaire d'Eugène Delacroix, s'inspirera de ce décor pour aménager *la Douéra*, sa maison à Malzéville. Lisinka montre également son *Album d'Afrique*. Elle joue joliment avec des transparents pour animer ses tableaux. mais la vie mondaine se passe toujours à Paris et maintenant chez la princesse Mathilde, cousine de Louis-Napoléon. Les Poirel y rencontrent Théophile Gautier,

Edmond About, Mérimée. Ils voyagent aussi beaucoup, s'enthousiasment pour l'Angleterre et sa puissance industrielle. En 1852, Victor, dont les techniques ont été enfin reconnues et approuvées, reçoit ce qui sera sa dernière mission : l'aménagement du port de Livourne. Lisinka s'y ennuiera et partagera son temps entre la Lorraine et Paris. Tandis que son époux commence à constituer une collection de tableaux de l'Ecole italienne, Lisinka court les expositions et les Salons à Paris, achète des œuvres de qualité pour sa « galerie » de Rosières. Bientôt des gravures de Callot et des estampes rares viendront rejoindre les premières acquisitions. Les années qui suivent sont à l'image de ce couple exceptionnel. Victor, enfin comblé d'honneurs, appréciera les joies paisibles et studieuses de sa propriété en Lorraine, jusqu'à sa mort en 1881. Lisinka, toujours éprise d'art et de réunions brillantes, passera beaucoup de son temps à Paris, enrichira ses collections. Le grand âge venu, elle donnera à la ville de Nancy sa superbe collection de tableaux et d'œuvres d'art, surveillera la destinée des toiles dans les différents bâtiments de la ville et se tiendra au courant de la réalisation d'une « salle Poirel », destinée aux spectacles, concerts et conférences, en mémoire de son époux Victor. Selon ses vœux, la maison de Rosières devait devenir un établissement de bienfaisance pour les convalescents sortant des hôpitaux. Il y avait déjà longtemps que Lisinka avait fait transformer « la chambre mauresque » en chapelle, jugeant cette exposition orientaliste bien inutile. Les souvenirs personnels ont été répartis dans sa famille et les pièces les plus rares de sa collection de gravures léguées au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale à Paris. Le don du fameux *Album d'Afrique* rassemblant ses aquarelles et celles de Théodore Leblanc, Louis Roguin, François Mourre, a été attribué



Costume de mariage mauresque. Décembre 1835.

Aquarelle



Galerie de la maison rue des Lotophages ayant appartenu au maréchal Clauzel. 7 mai 1843.

Aquarelle

par erreur par le conservateur à Théodore Leblanc. Lisinka, par modestie, n'avait jamais signé ses œuvres.

La vieille dame aveugle qui s'est éteinte en 1885 pensait-elle aux séjours lumineux passés en Algérie avec son jeune et brillant époux? On peut croire que son cœur était resté attaché à cette terre, car elle eut le temps de conseiller à « son petit-fils adoptif », Antoine-René Guibal, sorti de l'Ecole de Santé militaire, de s'engager dans le corps des Spahis. Ainsi courait un lien de mémoire de près d'un siècle entre une jeune fille lorraine, née en Russie, auteur d'un délicat *Album d'Afrique* et un de ses petits-neveux au service de cette belle possession française. Antoine-René Guibal devait terminer sa carrière comme médecin-général. Il est décédé, fort âgé, en 1958. ■

Cet article est inspiré en partie de l'ouvrage d'Agnès Guibal : *Album d'une vie. Lisinka Poirel*, Presses Universitaires de Nancy, 1989. f



Sentence arabe : « Tout demain deviendra hier »

Aquarelle

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Vérités tentaculaires sur l'OAS et la guerre d'Algérie, par le docteur Jean-Claude Pérez

Ed. Jean Curutchet, 145 F.

On l'appelait à Alger le docteur des pauvres – il exerçait à Bab-el-Oued et sa générosité était bien connue – et c'est avec cette même générosité qu'il s'est jeté dans la lutte pour l'Algérie française. Les titres de ses deux premiers livres, *Le Sang d'Algérie, histoire d'une trahison permanente* (Ed. du Camelot et de la Joyeuse Garde) et *Debout dans ma mémoire* (Ed. Harriet-Jean Curutchet), en disaient bien le sujet. Dans ce dernier livre, qui sera suivi d'un second tome, Jean-Claude Pérez étudie ce phénomène historique et bouscule la manière « politiquement correcte » dont les historiens appréhendent cette époque douloureuse de notre histoire. Il fait intervenir un ami espagnol qui l'avait beaucoup aidé au moment de son exil et qui lui a révélé certains faits importants du gouvernement espagnol en faveur du FLN. Ceci après un détour par l'histoire de l'Espagne aux alentours de 1492. Ce ne sera pas la seule allusion historique de cet ouvrage dont les motivations sont fort simples. Écoutons l'auteur : « Eh bien ! Voilà le genre de question idiote, inepte, dégradante que je me suis posée des milliers de fois à propos de la mort irrévocable de l'Algérie française. Comment cela est-il arrivé ? Jusqu'au jour où, après avoir enterré mes complexes, j'ai pris une décision, ne pas mourir idiot... Stimulé, dopé même par cette crainte de mourir idiot, je me suis consacré ou plutôt je me suis astreint à une réflexion permanente. A une étude. Plus encore, à une recherche, et au diable la modestie et la timidité ! Une recherche pour comprendre le

pourquoi et le comment réels des événements graves que nous avons connus et au sein desquels l'Histoire nous a propulsés. » Le docteur Pérez pose comme préalable à toute recherche sur les causes de la perte de l'Algérie, une chose très importante « que l'on s'entête à occulter même dans les milieux culturels français qui s'intéressent à l'histoire de l'Algérie française et, bien évidemment, à la guerre d'Algérie : en 1830 n'existait que la Régence turque d'Alger. C'est-à-dire une province vassale de la Sublime Porte. L'Algérie n'était pas une nation, elle ne portait pas encore ce nom. » Dans les premiers chapitres de l'ouvrage, l'auteur fait le bilan de ce qu'il appelle « le délestage capitaliste des territoires d'Outremer et de l'Algérie en particulier... Le bilan d'un fiasco, d'une faillite, d'un lamentable échec. De ce qu'ils appellent, dans leur terminologie lénifiante et euphémiste de technocrates, une erreur de gestion. Terminologie qui ne réussit en rien à camoufler la vérité, cette faillite, ce fiasco, ce lamentable échec ne traduit rien d'autre qu'un gigantesque crime contre l'humanité ». On l'aura compris, cet ouvrage fera grincer bien des dents, mais comblera d'aise un certain nombre d'autres gens.

L'Algérie. Mémoire déracinée, par René Mayer.

L'Harmattan, 160 F.

L'intérêt et l'originalité de cet ouvrage viennent de l'interpénétration d'une histoire familiale, débrouillée fil à fil comme un écheveau et de l'histoire de la France en Algérie racontée par un témoin. Un témoin blessé par tout ce qui s'est passé. Quand René Mayer s'est lancé à la

recherche de sa famille paternelle, il ne savait pas que ce serait une telle aventure. Plusieurs années plus tard, c'est sur les bords du Rhin qu'il en trouvera la fin, sur les bords du Rhin, côté allemand. C'est de là que, sur des chariots et dans des conditions difficiles, sa famille a quitté son village et a pris le chemin de l'Algérie. Quand il a enfin rencontré ses lointains cousins, il a pu parler de sa chère Algérie, de ce qu'il a essayé de faire pour elle. Cela lui est l'occasion de rappeler combien les Pieds-Noirs (que l'on n'appelait pas encore ainsi) ont aimé la France et que, dès 1870, ils se sont sacrifiés pour elle. Avec les autochtones, que l'on appelait alors les indigènes ce qui n'était pas un terme péjoratif, ils se sont battus en 1914 tant à Verdun qu'aux Dardanelles et en Bulgarie où ils étaient commandés par l'un des leurs qui deviendra le maréchal Franchet d'Esperey. En 1942, après avoir victorieusement résisté aux Allemands en Tunisie, ils seront de nouveau sous les ordres de l'un d'eux, le général Juin qui deviendra lui aussi maréchal après avoir mené ses troupes à la victoire. La Provence, la vallée du Rhône, les Vosges, le Rhin les voient se battre avec courage. Puis c'est enfin la paix pour la France mais c'est, une fois de plus, le début des erreurs qui vont mener à la fin de l'Algérie française. Malgré l'égalité vécue dans les combats, partageant l'enthousiasme, la souffrance, côtoyant la mort, le gouvernement français ne reconnaît pas cette égalité dans la paix. L'Algérie est trop dépendante de l'économie métropolitaine. « Les Pieds-Noirs ne sont que les instruments (et souvent les victimes) de cette vassalisation. Contrairement aux idées reçues, leur revenu était en moyenne inférieur au revenu des Métropolitains. » Quant à leurs frères d'armes, nonobstant des promesses faites, ils seront oubliés. Malgré de nombreuses mises en garde (comme l'a fait le maréchal Juin dès 1946), aucune réforme n'est mise en place et cela sera l'une des nombreuses erreurs commises par la France. Une première alerte en 1945 à Sétif, une flambée de violence partie de l'Aurès en 1954 ne

suffisent pas à inquiéter le gouvernement français. Quand des réformes seront faites, ce sera trop tard et on en arrivera à une indépendance qui était loin de correspondre au véritable vœu de la population. En homme libéral et honnête, René Mayer espérera longtemps qu'un dialogue pourra se renouer entre les partis qui deviennent peu à peu ennemis. Dans cet ouvrage, il raconte bien ses espoirs, puis ses regrets et enfin sa peine profonde. Il consacre un chapitre au bilan des pertes en vies humaines dans les différentes communautés : 230 à 330 000 morts dont 20 000 soldats français, 100 000 harkis et pro-français massacrés après l'indépendance, 3 500 morts, 600 disparus à Oran, des centaines d'Européens enlevés. Les accords d'Évian, prétendus accords, dit René Mayer, qui n'ont jamais eu d'existence juridique, font aussi l'objet d'un article. Le divorce entre la France et l'Algérie est bien consommé désormais tandis que, nous dit-il, « s'installe là-bas une dictature militaire colorée de collectivisme et de corruption ». Une grande réunion familiale outre-Rhin lui est l'occasion d'un retour aux sources et lui permet d'exprimer son espoir en l'Europe et, peut-être grâce aux jeunes, la création d'un nouveau trait d'union entre les deux rives de la Méditerranée. Un témoignage émouvant, un livre sincère.

Journal d'une agonie, par le colonel Bernard Moinet. Préface de Jean-Louis Tixier-Vignancourt. Ed. Confrérie Castille. L'ouvrage dédicacé peut être commandé à l'auteur, 29 rue Marx-Dormoy, 75018 Paris. 200 F. franco.

Cette agonie, c'est celle d'Oran en 1962, racontée au jour le jour. La première édition de cet ouvrage datait de 1963, une période où peu d'historiens se sont hasardés à dénoncer les responsables de l'abandon de l'Algérie française. Ce témoignage remettra en mémoire les événements douloureux, revécus ici avec passion trente-sept ans plus tard et qui n'ont pas perdu de leur intensité dramatique. L'auteur rappelle des paroles « définitives » prononcées au cours de ces années,

ainsi celles de Michel Debré dans *Le Courrier de la colère* ou celles de tel ou tel chef militaire inspiré. Des annexes nombreuses complètent la réédition fort intéressante de cet ouvrage.

Radios et télévisions au temps des « événements d'Algérie » 1954-1962, sous la direction de Michèle de Bussière, Cécile Méadel, Caroline Ulmann-Mauriat. Préface de Jean-Noël Jeanneney. L'Harmattan, 160 F.

Cet ouvrage rassemble les communications faites au cours du colloque de juin 1997. « La diversité des regards s'enrichit au surplus de la variété des auteurs des communications. » Car « la mémoire est trompeuse, entretenue par les manuels qui, selon une pente naturelle, organisent le récit de ces années-là autour du seul drame algérien. Elle est ainsi infidèle à ce que fut le quotidien des contemporains dont le travail, les loisirs, les souffrances et les bonheurs furent scandés par une radio et une télévision qui parlaient d'autre chose ». Un chapitre fort révélateur écrit par Evelyne Cohen est intitulé « Le général De Gaulle et la question algérienne à la télévision (1958-1962) » suivi d'une étude de Rémi de Guillermier sur « Louis Terrenoire, un ministre dans la guerre d'Algérie (5 février 1960-24 août 1961) ». Un chapitre intéressant rappelle les principales émissions télévisées sur l'arrivée des Pieds-Noirs en France. Comme dans tout colloque, il y a des lacunes mais aussi des prises de position qui peuvent déplaire, mais cet ouvrage a le mérite de poser des questions, de donner à réfléchir sur la fiabilité des informations données par les médias et reprises souvent par les historiens. Intéressant aussi de connaître les problèmes essentiels de la communication et l'influence des médias sur l'opinion publique.

La Kabylie en feu. Algérie 1871, par Christian Sicard. Ed. Georges Sud, 3 rue José-Maria de Heredia, 110 F.

C'est l'histoire d'une affaire douloureuse dont les causes qu'analyse Christian Sicard sont dues en

partie aux maladresses du gouvernement, au manque d'effectifs à cause de la guerre de 1870, laissant aux colons et au faible nombre de troupes d'armée d'Afrique le soin de réagir. Et, comme toujours dans ces cas-là, le manque de coordination, les réactions personnelles, la peur engendrent des actions désespérées. L'auteur s'efforce de faire comprendre les réactions des uns et des autres et replace dans le contexte historique du temps cet événement dramatique.

Pour comprendre la Bible, la leçon d'André Chouraqui, par Cyril Aslanov. Ed. du Rocher. 110 F.

« La traduction de la Bible, des évangiles et du Coran par André Chouraqui a provoqué une véritable révolution dans l'histoire des traductions des Ecritures en français et peut-être même dans l'histoire des traductions des Ecritures en général. Il s'agit d'une version qui vise à coller autant que possible à l'original sans se laisser influencer par les traductions antérieures.

En ce qui concerne la Bible, ce livre saint est toujours lu pour une fin qui le dépasse : les différentes confessions qui s'appuient sur lui se nourrissent de son contenu à des fins juridiques, doctrinales ou érudites... L'entreprise d'André Chouraqui... concilie une fidélité rigoureuse à la lettre du texte avec le souci omniprésent d'offrir au lecteur français un analogon de la beauté du texte hébreu. » Cette étude, fort intéressante, révèle au lecteur les difficultés de la traduction qui souhaite protéger le texte original tout en le rendant accessible à tous.

L'Ouest saharien. Etat des lieux et matériaux de recherche. *Cahier d'études pluridisciplinaires*. Avant-propos de Pierre Boillet. L'Harmattan. 120 F
Cette collection de cahiers d'études se propose d'être un espace de relation, un lieu de rencontres pour les chercheurs de toute origine. Ici c'est l'Ouest saharien qui est étudié, c'est-à-dire une région souvent négligée entre l'Afrique du Nord et l'Afrique noire. L'étude est pluridisciplinaire et

souhaite « contribuer à combler une partie de l'absence des recherches sur ce sujet, par les contributions de géologues, des descriptions géographiques, autant que des études tournées vers le passé et le présent des sociétés et ce depuis les expressions internationales contemporaines en passant par l'organisation sociale des communautés. L'art rupestre nous intéresse autant que les ressources exploitables ou que les modèles de religiosité parce qu'ils représentent les facettes multiples d'une même réalité. » Excellente bibliographie après chaque thème. L'ouvrage, publié également au Canada, est bilingue anglais-français..

Un crépuscule d'Islam. Au Maroc en 1905, par *André Chevrillon de l'Académie Française*. Avant-propos du professeur Jean-François Durand. Bibliothèque arabo-berbère. Eddif, 71 avenue des FAR, 2000 Casablanca, Maroc. 85 F.

Jean-François Durand, dans sa présentation, nous parle d'André Chevrillon pour replacer son texte dans son époque. Bien sûr le Maroc que nous connaissons est bien différent de celui qui nous est présenté dans cet ouvrage. Mais la magie du verbe d'André Chevrillon agit sur nous par le charme et le talent. Il nous fait regretter de n'avoir pas été de ses compagnons de voyage entre Tanger et Fès et de n'avoir pu l'accompagner auprès du sultan Abdelaziz IV. C'était en 1905. Mais il nous reste le bonheur de lire un beau texte. Merci à l'éditeur de nous permettre de relire ce Maroc de Chevrillon.

Chez le même éditeur :

L'Âme musulmane, par *Raymond Charles*. 85 F.

Un livre écrit en 1958 par un juriste- une approche psychologique et sociologique, une manière de découvrir l'âme musulmane à travers tous les obstacles de la vie moderne.

Alger 1860-1939, par *un collectif d'auteurs*. Ed. Autrement, 17 rue du Louvre, 75001 Paris. 130 F. En sous-titre : Le modèle ambigu du triomphe colonial. Dirigé par Jean-Jacques Jordi et Jean-Louis Planche, cet ouvrage se divise en quatre cha-

pitres et se termine par un épilogue. C'est une sorte de survol de quelques thèmes sur l'Algérie française en période de triomphe « colonial » selon la terminologie des auteurs. En prologue, un texte sur « Alger au temps de la France ». Les auteurs sont tous des universitaires, c'est dire qu'ils ont étudié les thèmes abordés. A remarquer le chapitre 2, « Le pont culturel », avec l'article très documenté d'Evelyne Caduc sur Alger, capitale culturelle, un article de Jean-Jacques Jordi sur le temps des hiverneurs, de Xavier Malverti, orientalisme et mouvement moderne, la musique par Christian Poché, l'archéologie par Anne Ruel. Parmi les articles, également Gérard Crespo (Alger pendant le Grande Guerre), Jean-Louis Planche et Jean-Jacques Jordi (1919-1939, Alger, espace de la France) Jean-Louis Planche et Alex Gerber (Quand Le Corbusier bombardait Alger – allusion à son fameux plan Obus), Youcef Faris (La Mouloudia, club algérois) et, en guise d'épilogue, Messali Hadj et Ferhat Abbas, sous forme d'entretien entre Benjamin Stora et Jean-Louis Planche. Il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur l'ouvrage mais nous avons toujours pensé que nos lecteurs étaient des adultes et chacun d'eux pourra y trouver sa source d'intérêt ou un motif à protester.

Au moment de boucler cette chronique, je reçois trois livres des éditions Atlantis, collection France-Algérie. Ils seront étudiés dans le prochain numéro de Mémoire plurielle.

Algérie 1955. La bataille de la peur – Jean Brune le journaliste. 80 F.

Jean Brune et Albert Camus. 90 F

Bab-el-Oued raconté à Toinet. 70 F.

Editions Atlantis. Geltendorfer str. 17, D-86316 Friedberg.

A rappeler le livre **Un maréchal méconnu, Franchet d'Esperey, le vainqueur des Balkans,** par *Pierre Gosa*. A commander aux Nouvelles Editions Latines, 1 rue Palatine, 75006 Paris. 150 F. + 28 F. de port..

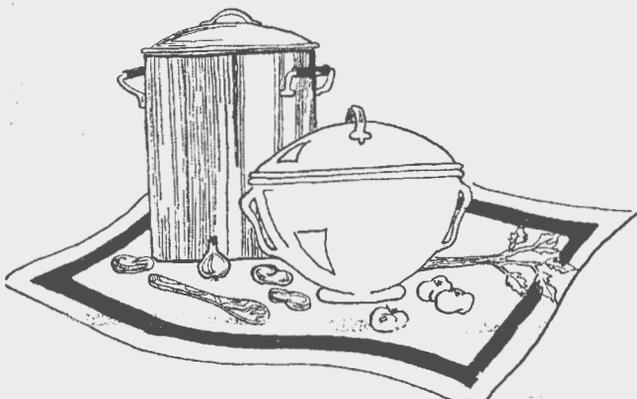
Au commencement était la semoule

Simon Nizard

*« Crâne rasé presque tous
et vêtus de burnous
et nourris de couscous »*

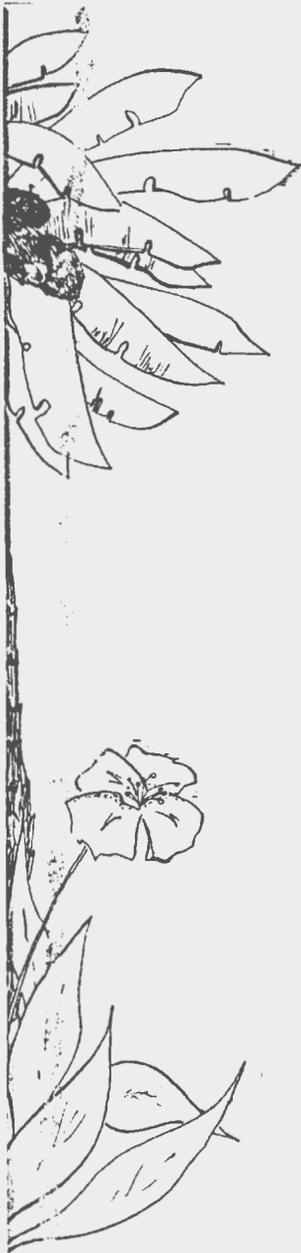
Cette pittoresque définition est d'Ibn Khaldoun, sociologue et historien du XIV^e siècle. Cinq siècles plus tard, Simon Nizard évoque son enfance juive tunisienne, nourrie de couscous et de plats odorants.

Dans ce texte extrait de son livre *Les Jardins du couscous*, il nous fait partager une certaine forme de ce bonheur charnel au goût d'épices.



La ville était petite. Adossée à la convulsion figée de l'épaule d'une colline stoppée net par une injonction divine dans son élan vers La Mecque, elle donnait sur la mer par toutes ses portes et toutes ses fenêtres, et tous ses regards portaient vers le nord et l'est. Au nord, l'Europe, à l'est, l'Orient. Vers le sud-ouest, passée la colline, l'imagination des citadins se perdait dans une idée de confins désertiques hantés d'hommes bleus volant de « rezzou » en « rezzou », gueux hiératiques et fantomatiques, juchés sur leurs dromadaires fous, capables, disait-on, de mordre même un lion adulte. Cette diagonale sud-ouest les plongeait, ainsi, vers l'Afrique des frayeurs innombrables, le pays des contes à dormir debout !

Donc, petite ville de rien du tout, qu'un bon quart d'heure de marche permettait d'arpenter, sans aléas, dans sa plus grande largeur entre le vieux port à l'ouest et, à l'est, la rive ouest du canal.



Notre ville était petite. Sertie entre la mer et la montagne, elle offrait au voyageur arrivant par le sud le havre de son sinueux tricotement de rues tranquilles. Dans la partie la plus ancienne, serpentait une ruelle, anodine et sonore, annoncée et protégée par un lilas de Chine, merveille du mois de mai. Au mitan de cette ruelle sans plaque, face au four de la boulangerie d'Ali Djamili, se dressait la vieille maison à patio où ma sœur Esther et moi-même étions nés.

Cette maison était magnifique, il n'y a pas de mots. Magnifique et délicatement délabrée, comme parfois dans les romans de Gabriel García Marquez. Son patio était une mélodie d'équilibre, où l'ombre et la lumière déclinaient leur sonate au long des journées, souris l'ombre et chat la lumière. Le plan de la maison était typique de l'architecture arabe traditionnelle, avec une cour carrée de douze pas de côté, le patio, une galerie couverte portée par douze piliers et des pièces qui, toutes, à la queue leu leu, ouvraient sur cette cour et que se partageaient quatre familles. La galerie était dallée de pierres rouges creusées par l'usage, au point de former comme une fontanelle entre la porte massive peinte en bleu contre le mauvais œil et le puits contre lequel foisonnait la menthe.

Neuf plantes tutélaires distillaient leur bénédiction, tour à tour, jusqu'au finale symphonique de juillet.

D'abord, face au sud, la menthe en demi-cercle cernait le puits. A l'est, sous la galerie, dardait un pied de basilic à langues pointues pour piquer les djins, et à l'ouest, un buisson de myrte symbolisait la nation juive. Mon père disait que le brin de myrte délivrait son parfum lorsque, l'ayant arraché, on le martyrisait un peu en le roulant entre les paumes des mains serrées. Ainsi, c'est dans l'oppression que le génie de notre peuple s'est exprimé au long des siècles, troublante perspective! Le myrte est un arbuste à feuillage persistant, une plante vivace. Au coin sud-ouest, se tenait un rosier blanc euphorique contre le pilier d'angle, au coin sud-est, un jasmin à fleurs mauves

également exubérant, au coin nord-ouest, face au sud brillait un citronnier à fruits ronds qu'on appelle *karès beldi*, au coin nord-est, s'élevait un grenadier, l'arbre du jardin d'Allah. Enfin, à l'extérieur, surplombant le toit-terrasse, se dressait, côté nord, un amandier qui symbolisait la confiance en Dieu, « car il est le premier à fleurir alors que l'hiver sévit encore », et évoquait aussi la pureté, « car l'amande en gestation dans sa coque est comme l'enfant de la vierge fermée ». En arabe, l'amande se dit *louze* et, par exemple, la ville de Saint-Jean-de-Luz est consacrée à la Vierge, voyez comme vont les choses ! Enfin, de l'autre côté, au sud, il y avait un figuier, planté là par le vieux Zammit, pour qui, selon le dicton des pêcheurs maltais, « la première feuille au figuier met la première barque à la mer ».

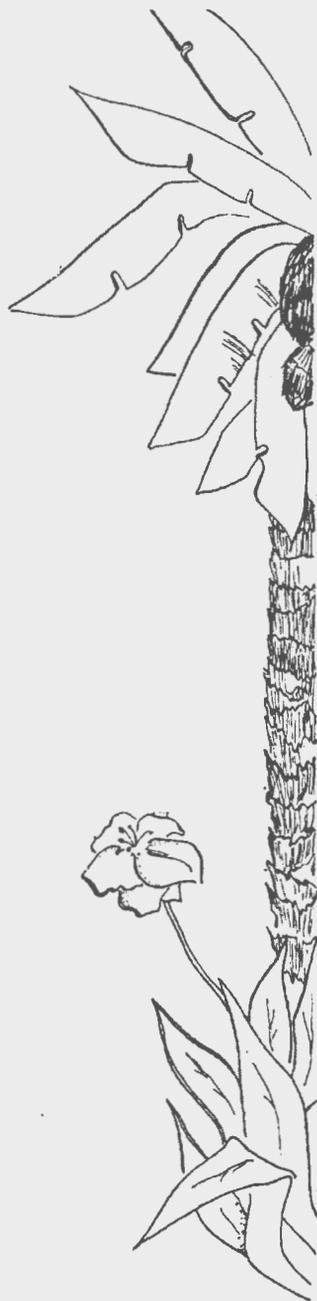
Donc, je résume : douze piliers, quatre familles, trois religions et neuf prières : la menthe, le basilic, le myrte, le jasmin, le rosier, le grenadier, le citronnier, le figuier et l'amandier coiffant la maison.

Au-dessus de la porte d'Esther, à un clou de ferronnier, pendait une vieille clef, cinq fois centenaire, transmise de génération en génération. C'était la clef de notre maison d'Andalousie, qu'on appelait la *soucasa* de l'Espagnole : sa maison.

Dans ce patio, en 1936, quatre familles coexistaient presque sans porte ni fenêtre dans la journée. La cuisine s'élaborait côte à côte, et parfois ensemble, sur des canons de terre rouge et sur des primus à pétrole au ronflement caractéristique de steamers lointains. Portes bleues, murs blancs, dallage rouge, ça prédispose, non ? Entre cette cour et le toit-terrasse, une demi-douzaine d'enfants formaient un vol électrique à donner le tournis, escadrille d'étourneaux sans cesse comme éternés par la promesse des oliviers de septembre.

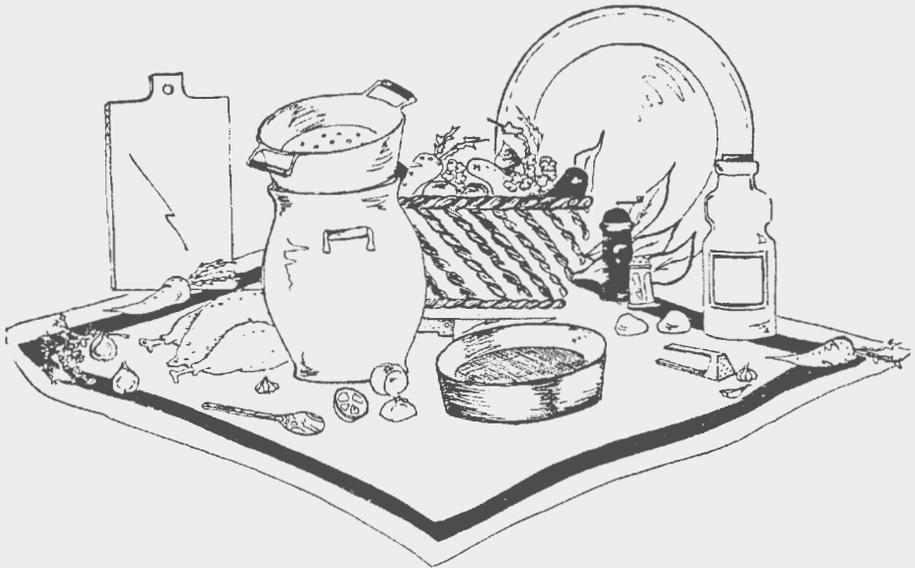
A présent, j'ai soixante-dix ans. je suis un vieil éléphant qui sait très bien qu'il n'y a plus d'Afrique.

Un vieil éléphant, alerte, lucide et veuf. Mais pas du tout



un de ces veufs aigris, prostrés ou acariâtres, non ! Juste un peu délicatement triste par accès, quotidiennement au bord de l'émerveillement pour des bonheurs de rien du tout, comme le glissement de l'ombre d'une branche fleurie de pommier en mai sur un mur blanc vers le soir, ou bien le flottement à la fois fugace et tenace de l'odeur d'un cardon qu'on effeuille dans un gracieux patio au fond d'une enfance, comme, aussi, le parfum apéritif d'un plat de fèves au cumin ou encore cette odeur, à pleurer, de terre mouillée à main d'hommes après la sieste au cœur de l'été sur le pas des portes !

Ainsi, j'ai la mémoire bruissante, parcourue de craquements et de silences compliqués de lumière, encensée de parfums et d'odeurs, de clartés et d'obscurités, d'amertumes et d'acidités, de goûts sur la langue et de texture sous les doigts. Goûts de fruits, de légumes,



de poissons, de volailles et d'agneau, fragrances d'épices, cannelle, gingembre, safran, coriandre, carvi, fenouil, cumin, cardamome, girofle, poivre, muscade, Jamaïque, grains de la peau des mandarines, longs poivrons luisants fuyant sous les doigts, velours des pêches de vigne, méchanceté piquante des artichauts sauvages, souplesse grumelleuse de la pâte d'amandes vert blanc rouge, c'est vous dire ! Attentive conscience, attentive à fleur de sens comme si j'allais mourir demain tout net.

Le couscous était une composante essentielle de la cuisine dans notre ville, surtout pour les Juifs et les Arabes. Mais, si en France, une recette de « couscous-légumes-pois chiches » a fait fortune et figure au menu de centaines de restaurants disséminés, ce seul plat terroriste

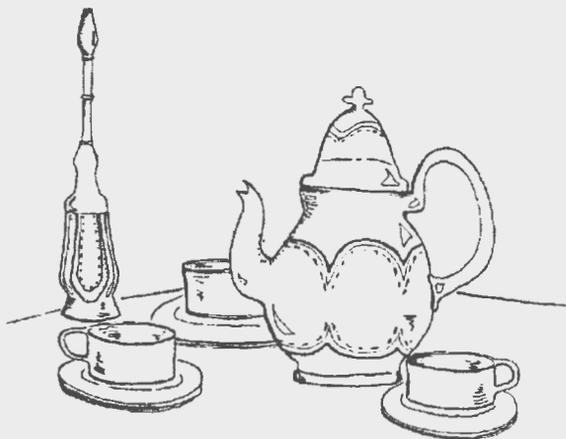
se dresse comme un arbre niant la forêt. En effet, ce n'est pas le couscous qu'il faudrait dire, mais les couscous.

Si je me réfère simplement à la cuisine de notre patio, dans mon souvenir se télescopent une bonne douzaine de recettes distinctes élaborées en fonction des saisons et à la faveur de nos fêtes. Loin de toute prétention à l'exhaustivité, il s'agit seulement des couscous de ma mère et d'Esther, c'est-à-dire :

- celui du vendredi soir à l'entrée du shabbat ;
- celui du samedi midi avec ses *t'finas* mijotées sur les braises ;
- celui à la poule farcie et aux nikitouches ;
- celui du mardi, jour du poisson ;
- celui au carvi et au poivre rouge ;
- celui du carême ;
- celui à la cannelle, à la fleur d'oranger et aux graines de grenade ;
- celui de la mariée, aux dattes, aux noix et à l'orange ;
- celui... celui... celui... avec aussi les douze salades cuites ou crues d'accompagnement qui décoraient la table, couleurs et parfums, brûlures et douceur...

Donc, mémorialiste des couscous de ma rue je suis. Simple témoin partial et partiel d'un monde englouti désormais, d'une Atlantide couscoussière dont je décline la chronique douce-amère. J'ai le souvenir d'une fragile mosaïque humaine, attentive à sa paix suspendue sous l'ombre portée de la fin d'un monde, lapereaux apeurés sous le vol de l'aigle : Arabes, Juifs, Maltais, Italiens, Français... Nous avons vécu non pas ensemble, ce serait mentir, mais côte à côte au bord de cette Méditerranée. Non pas ensemble, mais rassemblés, immense tout petit miracle, humble et patient, entre des hommes de bonne volonté dans les quatre rues naines d'une ville oubliée... comme autour d'un point d'eau, cette trêve précaire et cependant jamais démentie entre les bêtes. ■

Les Jardins du couscous.
Editions de l'Aube.



Cervantès, illustre captif d'Alger



Malgré le temps passé
Il sera toujours le
Génial auteur
Universellement connu
Et toujours aussi lu,
Le père de *Don Quichotte*.

Dans l'ironie de cette histoire
Et la critique, toujours la

Confusion s'installera
Entre l'auteur et son
Redoutable personnage bien
Vivant, presque plus que son
Auteur, ce talentueux
Narrateur qui savait
Tenir en haleine ses lecteurs
Et conclure en ménageant le
Suspense jusqu'à la fin..

Les moments sont trop brefs, l'anxiété s'accroît, l'espoir tombe et, pourtant, ma vie ne se soutient que par le désir que j'éprouve de vivre... C'était le 22 avril 1616. Miguel Cervantès de Saavedra disait ces mots au moment de mourir à soixante-huit ans, connaissant enfin la paix et la célébrité.

Cette gloire, il la devait surtout au personnage éternel qu'il avait porté en lui des années durant et à qui il donnait enfin la vie au moment presque de perdre la sienne. Ce roman, destiné à être une critique de la chevalerie est, en quelque sorte lui-même un roman de chevalerie par la grâce de son héros, le chevalier à la triste figure, dont les exploits grotesques réussissent mal à masquer la grandeur d'âme, le sens de l'épique, celui qui vécut en fou et mourut d'être devenu sage.

La vie de Cervantès est elle-même un roman. Il naît en 1547 à Alcalá de Hénarès et, après quelques études et un stage à Rome chez un cardinal, s'engage dans l'armée, se bat contre les Turcs, est blessé (ce qui lui vaut d'être surnommé le manchot de Lépante), est fait prisonnier par les Barbaresques, reste captif à Alger pendant cinq ans, cherche plusieurs fois à s'évader, est finalement racheté par les Trinitaires. Après son retour en Espagne, sa vie ne sera plus que luttes contre les ennuis familiaux et autres, recherche d'emploi et même prison pour mauvaise comptabilité. Malgré cela, il écrit beaucoup et réussit à publier. La première partie de *Don Quichotte* paraît en 1605, la seconde en 1615. *Don Quichotte* et *Les Nouvelles exemplaires* lui apportent la célébrité et la stabilité à laquelle il avait, toute sa vie, aspiré. ■